VIE
DU
GÉNÉRAL DÉSAIX,

SUIVIE

de l'Éloge funèbre qui a été prononcé dans les séances d'Institution oratoire, des 24 pluviose, 5 et 10 ventose an 9, rue de Clichi, hôtel de Brancas ;

PAR SIMIEN DESPRÉAUX,

PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES.

SECONDE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

Multis ille bonis flebilis occidit
Nulli flebilior quam tibi Napolio.
HOR.

A PARIS,

CHEZ l'AUTEUR, rue Saint-Roch-Poissonnière, n°. 3, près celle du Gros-Chenet.

PÉLICIER, libraire, au Palais-Royal, galerie de pierre, n°. 10.

DESENNE, libraire, rue de Rivoli, n°. 14.

1810.

PRÉFACE.

C'est un devoir sacré de faire connaître les actions qui ont signalé la vie des grands hommes. Les écrivains, soigneux de nous transmettre les hauts faits des Duguesclin, des Bayard, des Turenne, des Condé, des maréchaux de Catinat, de Saxe, de Villars, ont des droits à la reconnaissance publique. Le général Désaix est, sans contredit, un des héros les plus recommandables de notre siècle; je ne dis pas seulement par ses talens militaires, mais encore par ses qualités privées, qui attestent à quel point il fut bon fils et bon ami. Les traits qui ont illustré sa brillante et courte carrière, suffisent pour remplir un volume qui alimenterait sans doute la curiosité; mais ces faits ne peuvent se deviner, et la vie du grand homme ne doit pas être un roman. Si cette seconde édition est plus ample et plus détaillée que la première, j'en suis redevable à des recherches très-

pénibles, et aux importunités dont j'ai accablé quelques personnes qui ont eu des liaisons intimes avec le général Désaix.

On m'a fait un reproche qui n'a aucun fondement; il prouve seulement à quel point l'art oratoire est étranger à ceux qui parcourent une carrière tout-à-fait opposée à la carrière littéraire : l'éloge funèbre, m'a-t-on dit, ressemble à un sermon ; et voici ce qui a motivé cette observation. Pour éviter la confusion dans les idées, et pour me conformer à l'usage adopté par les orateurs anciens et modernes, j'ai fait un exorde, deux divisions, et une péroraison. Cela était absolument nécessaire; chaque art a ses règles et ses principes dont on ne peut s'écarter. Qu'on lise le discours de Gresset, sur l'harmonie, et les éloges de Thomas, qui ne ressemblent point à des sermons, on se convaincra de la vérité de ce que j'avance. Je me suis permis aussi d'employer des idées et des expressions poétiques : je l'avoue ; mais il faut considérer que les orateurs ont le même privilége que les

peintres et les poètes. Horace leur accorde un pouvoir sans bornes :

Pictoribus at que poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Le lecteur trouvera dans le Précis de la Vie, et dans l'Éloge funèbre, des changemens nécessités par les circonstances. J'ai cru devoir insérer dans cet ouvrage, l'hymne qui a été chanté avant le couronnement du buste, parce qu'il a donné lieu à des scènes vraiment attendrissantes. Finalement, je puis me rendre un témoignage consolant, et prouver que je n'ai rien avancé qui puisse ternir la mémoire de Désaix ; et sans exagération, sans flatterie, j'ai dit ce qu'on pouvait publier sur un héros qui s'est concilié l'estime générale : quand tous les suffrages se réunissent en sa faveur, on peut le louer hardiment. Des millions d'hommes ne se trompent pas, lorsqu'ils s'accordent à dire du bien et à prodiguer des éloges. Ce n'est pas assez, selon moi, de louer ceux qui se sont distingués par de belles actions ; il faut encore les investir de cet enthou-

siasme magique qui excite à les imiter. Cet enthousiasme est, si j'ose le dire, la sauve-garde de la morale publique.

Il ne suffit pas non plus d'élever à leur gloire des monumens en bronze ou en marbre : les monumens littéraires érigés par la reconnaissance, ne sont point inutiles. D'ailleurs, ils ont un grand avantage, c'est que chacun peut se les procurer à peu de frais, les avoir continuellement sous les yeux, et repaître son imagination du récit des faits les plus glorieux. Tel est l'heureux pouvoir des lettres ; elles transmettent facilement jusqu'aux extrémités du monde, ainsi qu'à la postérité, les hommages rendus aux héros, et règlent les suffrages de l'opinion publique.

Ce serait bien injustement que la malveillance me prêterait des vues intéressées. Être utile, voilà mon premier vœu, comme mon premier besoin, et je dis bien sincèrement avec un auteur ancien :

Nisi utile est quod facimus
Vana est gloria.

VIE

DU

GÉNÉRAL DÉSAIX.

ON ne peut recueillir avec trop de soin les faits qui honorent les grands hommes. Il faut s'empresser de les mettre sous les yeux de leurs concitoyens ; ce sont d'heureux modèles que quelques êtres privilégiés ont le courage d'imiter. L'ame vertueuse de DÉSAIX mériterait d'être peinte avec les plus belles couleurs, et d'exercer les pinceaux les plus délicats. Comptant sur l'indulgence du public, je vais donner une légère esquisse du portrait de ce grand homme. J'ai tenté inutilement de réunir des faits nombreux qui pussent être enchaînés les uns aux autres, et former une histoire complète. On m'a beaucoup promis, et, par une étrange fatalité, plusieurs personnes ont presque aussitôt oublié des engagemens qu'il était si facile de remplir. J'aurais désiré faire entrer dans cette histoire, non-seulement ce qui concerne l'origine, la naissance et les actions mémo-

rables du héros que je veux peindre, mais j'aurais voulu donner aussi une idée claire et précise de son caractère, en puisant dans les faits particuliers ce qui m'aurait paru propre à développer l'intérieur. Une anecdote, une réponse, un bon mot, et même les plus petits détails doivent être recueillis avec avidité, parce qu'ils contribuent plus que les actions d'éclat, à faire connaître le fonds d'esprit et de génie de l'homme public. Celui qui se donne en spectacle peut se contrefaire et se contraindre. C'est dans le particulier, c'est dans le calme de la vie privée qu'on se montre tel qu'on est, sans apprêt et sans déguisement. L'attention de notre siècle, sur ce guerrier illustre, justifie, sans doute, aux yeux de mes lecteurs, le dessein de leur offrir les circonstances les plus intéressantes de sa vie; si elles n'ont pas toute l'étendue et toute la liaison que peut-être ils croyaient y trouver, je les prie de peser les raisons que je viens d'alléguer. Je ne puis donc présenter, pour ainsi dire, que des fragmens; mais ils doivent être lus avec plaisir, parce que tout est précieux dans un grand homme. On n'exigera pas de moi que je m'astreigne à un plan chronologique dans ce précis de la vie de DÉSAIX; je ne m'y serais pas soumis dans une histoire complète,

persuadé que l'écrivain qui s'asservit à cette espèce de tyrannie, inspire beaucoup moins d'intérêt, et qu'il est arrêté sans cesse dans sa course par la difficulté de trouver, de multiplier et de varier à l'infini les transitions. D'ailleurs, quelle attention ne faut-il pas dans le chronologiste! Quelle mémoire sûre et fidèle pour se rappeler le point précis où il a laissé les évènemens suspendus, dont il veut poursuivre la narration!

Louis-Charles-Antoine Désaix de Veygoux, naquit le 17 août 1768, à St.-Hilaire d'Ayat, village de la ci-devant Auvergne; il était fils de Gilbert-Antoine Désaix et d'Amable de Beaufranchet d'Ayat; son père résidait à Veygoux, hameau faisant partie de la commune de Charbonnières-les-Varenne, à trois lieues de Riom, département du Puy-de-Dôme. La terre de Veygoux est possédée depuis longtemps par sa famille ancienne et respectée dans le pays. A l'âge de sept ans, Désaix quitta la maison paternelle, et fut élevé à l'école d'Effiat, fondée par le marquis d'Effiat, père de Cinq-Mars, favori de Louis XIII, et qu'il fit périr ensuite sur un échafaud. Tout le monde sait combien l'école d'Effiat est devenue célèbre, sur-tout vers le milieu du dix-huitième siècle.

En 1783, Désaix obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Bretagne infanterie, dont le comte de Crillon était colonel : on doit le publier à la louange de ce corps ; il a toujours été composé d'hommes qui se sont distingués, non-seulement dans l'art militaire, mais encore dans la connaissance des sciences exactes et des arts libéraux, amis de la paix. Ce régiment a toujours eu un excellent esprit qui l'a préservé de bien des écueils pendant la révolution ; son commandant n'a pas peu contribué, par sa douceur et son affabilité, à maintenir, dans ce corps, la plus grande harmonie; chaque officier prenait l'essort qui lui convenait, sans connaître cette basse jalousie qui tue les talens. Il suffit de voir cet ancien colonel, et de converser avec lui pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, et se rappeler, avec un nouveau plaisir, les hauts faits et les actions généreuses des Crillon ses ancêtres qui, par leur loyauté et leur courage, ont rendu de si grands services à la France. Désaix, sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne, et à peine sorti de l'enfance, montrait beaucoup de goût pour l'étude, et d'éloignement pour ces amusemens frivoles qui entraînent ordinairement la jeunesse : aussi pár-tout on lui donnait unanimement le nom

de *Sage*, dans sa famille, dans les colléges, dans les garnisons, et même au milieu du tumulte des armes. Son air, souvent sérieux et réfléchi, n'excluait point cet abord qui prévient favorablement : toute sa personne était agréable ; et en le voyant, on se trouvait disposé à l'aimer. On peut appliquer à Désaix, ce que Tacite a dit d'Agricola : *que dès la première vue, il paraissait un homme de bien, et qu'après l'avoir fréquenté, on était charmé de trouver un grand homme.*

En 1791, Désaix fut nommé commissaire des guerres, et il étudia, dès ce moment, les moyens de pourvoir aux besoins des armées. Bientôt Victor Broglie le choisit pour son aide-de-camp ; et par des actions tracées en partie dans son éloge, il parvint successivement jusqu'au grade de général. Désaix s'est montré un des plus brillans et des plus rapides héros que fournisse notre histoire ; sa carrière a été aussi courte que glorieuse. A vingt-cinq ans, ses talens supérieurs lui tenaient lieu de l'expérience la plus consommée ; son activité incroyable le rendait présent par-tout et déconcertait les projets des ennemis.

Mais tandis qu'il combattait, tandis qu'il versait son sang pour la défense de la patrie,

on emprisonnait sa mère; et sous quel prétexte fut-elle détenue? que pouvoit-on reprocher à cette femme respectable? ses ancêtres et sa naissance. Quelle injustice! et que l'on doit rougir d'être obligé de répondre à de telles inculpations! La mère et la sœur de Désaix enfermées, étaient privées non-seulement des douceurs de la vie, mais encore du plus rigoureux nécessaire. Ce fils, sensible et respectueux, écrivit à un homme qui s'était chargé de pourvoir à leur nourriture, lui recommanda de ne rien épargner pour sa mère et pour sa sœur, et promit de lui tenir compte de toutes les avances qu'il jugerait à propos de faire. On sait combien étaient dispendieux les soins donnés dans les prisons aux victimes de la terreur. Désaix tint parole; et c'est en souffrant lui-même des privations, qu'il fit honneur à cette dette sacrée. Lorsqu'il fut blessé aux lignes de Wissembourg, les députés envoyés en mission dans le département du Puy-de-Dôme vinrent dans la prison féliciter sa mère sur ce qu'elle avait un fils qui se dévouait si généreusement pour le salut de la république. Elle ne resta pas moins en captivité; et ce ne fut que longtemps après cette visite qu'elle obtint sa liberté. Ce que je dis dans mon Discours sur la grande

modestie de Désaix, n'est point une exagération; qu'on en juge par les traits suivans. Il se trouvait un jour dans une assemblée littéraire avec l'uniforme de général. On lui proposa l'honneur de la présider, on insista même; il refusa cependant avec autant de politesse que de modestie. A la suite d'une grande action, les représentans du peuple en mission près des armées vinrent féliciter les généraux sur leur intelligence, leur intrépidité, et leur demandèrent en même temps qu'elle était la récompense qu'ils désiraient obtenir de la Convention. Désaix, prenant la parole, dit aux députés : Représentans, nous avons fait notre devoir et rien que notre devoir. Cette intime conviction est la plus douce et la plus glorieuse récompense; mes compagnons d'armes et moi nous n'en désirons point d'autres. Tous les officiers applaudirent à cette réponse noble et franche, et proclamèrent que Désaix avait interprêté leur façon de penser, et qu'il avait été l'organe de leurs sentimens.

Après la destitution de Pichegru, le général Michault, à qui on avait destiné le commandement, conduisit Désaix chez le député Léman. Voilà, dit Michault, voilà l'homme qu'il nous faut pour général en chef; il est adoré

du soldat. « Comment, reprend Désaix, c'est pour cela que tu m'as amené? à moi le commandement de l'armée? à moi qui suis le plus jeune des officiers? Représentant, tu n'écouteras point une semblable proposition, et tu ne commettras pas d'injustice à l'égard de vieux militaires qui ont beaucoup mieux que moi mérité de la patrie ». Il sortit à ces mots, et refusa le commandement. Ce glorieux combat de modestie entre nos généraux modernes rappelle un trait de ce genre, qui, sous Louis XIV, fut très-utile à la France. Ce *fait, quoique peu* connu, n'est pas moins authentique. Dans un temps désastreux pour le royaume, dans ce temps où le bonheur des armes avait abandonné Louis-le-Grand, et à la veille d'une action que l'on prévoyait devoir être générale et décisive, le maréchal de Boufflers, plus ancien que le maréchal de Villars, offrit d'aller servir sous ses ordres, oubliant généreusement le privilége de son rang, dès qu'il s'agissait du bien de l'État. Lorsque ce guerrier fut arrivé à l'armée, on vit le plus *noble combat* entre deux illustres capitaines; aucun ne voulait commander, tous deux voulaient obéir; ne pouvant s'accorder, ils terminèrent cette dispute rare autant qu'héroïque, en convenant de partager avec

égalité le commandement de l'armée. C'est ainsi que la modestie, s'élevant au-dessus des vaines distinctions, méprisant le point frivole d'ancienneté de rang, de préséance, ne s'occupe que du bien de la patrie, et donne le témoignage le plus satisfaisant et les preuves les plus certaines du vrai courage et de la grandeur d'ame.

De tous les hommes illustres du siècle de Louis XIV, le maréchal de Catinat est celui avec lequel Désaix paraît avoir eu la plus parfaite ressemblance : une exacte probité, une haute sagesse, de la politique, de l'éloquence, les talens militaires au plus haut degré, le dévoûment au bien de l'État, la fermeté dans les conseils, la modestie dans les victoires, un zèle constant à exécuter les projets même qu'il n'approuvait pas, une bonté populaire et toujours accessible, une bienfaisance et une simplicité admirables, une égalité d'ame dans l'une et dans l'autre fortune, un amour sincère pour les arts, qu'il protégea sans ostentation, et qui le suivirent dans la retraite; tels sont les traits dont l'Histoire nous a peint le caractère de Catinat (1);

---

(1) Le maréchal de Catinat, dans le cours de sa belle campagne d'Italie, dit un jour au poète Palaprat : Croirais-tu qu'il y a huit jours que je n'ai fait un vers? M. le maréchal, répliqua Palaprat, serait homme à

en lisant attentivement les faits qui ont illustré la vie du général Désaix, on peut apprécier l'exactitude et la vérité du parallèle.

Désaix avait trouvé le moyen si difficile, en apparence, d'accoutumer les soldats aux privations ; il se refusait même tout ce dont ils manquaient. Lorsqu'une affreuse disette désolait la république, de l'eau, du pain de munition, telle était sa nourriture.

Je vais citer un fait que le lecteur appréciera, puisqu'en historien fidèle et impartial je dois m'interdire toute réflexion. Quelques commissaires des guerres voulurent un jour se concilier les bonnes grâces de Désaix, et voici le moyen qu'ils imaginèrent. Ils envoyèrent à ce général des vins exquis et du pain beaucoup plus délicat que celui de la troupe. Désaix, sans rejeter ces présens par une fierté mal entendue, et qui n'est souvent qu'hypocrisie, les reçut avec une froide politesse, et les fit sur-le-champ distribuer aux hôpitaux. Ce grand homme était aussi estimé que chéri de ses soldats, et c'est pour cela que jamais ils n'ont murmuré de la

---

jouer avec nous aux quilles après avoir gagné une bataille. Et si c'était après l'avoir perdue, reprit ce grand homme, m'en estimerais-tu moins ?

discipline sévère qu'il avait introduite dans la troupe. Cette estime du soldat pour Désaix se manifestait dans toutes les occasions éclatantes. Un prince fuyait devant lui, et la caisse qu'il avait été forcé d'abandonner fut portée dans sa tente. Il donna ordre de la voiturer chez le payeur-général. Les soldats eurent beaucoup de peine à la soulever. Désaix leur faisait des reproches sur leur lenteur. Ils laissèrent tomber la caisse, et lui dirent, en le regardant : « Général, c'est parce qu'elle sort de vos mains qu'elle est si lourde ». Ce propos, sans doute, caractérise bien l'opinion du soldat. Désaix savait en tirer le plus grand parti, et répétait souvent : Je battrai l'ennemi tant que je serai aimé de mes soldats ». Il était vraiment infatigable, et les Autrichiens ne l'ignoraient pas. « Votre Désaix n'a donc jamais dormi », disait un prisonnier allemand.

Dans les pays ennemis, les propriétés furent, par ses soins, toujours respectées, toujours protégées. Rien n'égalait son désintéressement ; il le portait même jusqu'au stoïcisme ; et quoiqu'il fut en son pouvoir d'amasser quelqu'argent, il préféra la pauvreté d'Aristide au luxe insolent de Pompée ; au point que, rentrant en France après avoir parcouru les plus riches contrées de

l'Allemagne, on fut obligé de payer son écot à Neufbrissac. Signait-on des traités de paix avec quelques princes étrangers? il était d'usage d'accepter des présens. DÉSAIX les refusa toujours, en disant: « Ce qui est permis aux autres ne l'est pas à ceux qui commandent à des soldats ». Voilà ce qui lui attirait l'estime et la vénération des ennemis même. Les troupes françaises ayant un jour pénétré dans l'Allemagne, les paysans, effrayés, suivis de leurs familles éplorées, abandonnaient leurs chaumières et craignaient d'être égorgés; quelques-uns d'entre eux reconnurent DÉSAIX, et s'écrièrent: « Ah! restons, c'est le général DÉSAIX; il veillera sur notre hameau ».

Le 2 messidor an 4, le Directoire exécutif envoya un courrier au général en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle, et lui notifia l'ordre de passer le Rhin. Malgré la crue étonnante de ce fleuve, ce passage, d'une difficulté presque incroyable, fut exécuté le 5 messidor, à deux heures du matin. Tout avait été disposé de manière qu'on garda un secret inviolable. Kell, pris d'assaut avec ses batteries formidables, prouva que rien ne résiste à la valeur des Français.

Cette expédition confiée aux généraux DÉSAIX et Beaupui, eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. Ils poursuivirent vigoureusement l'en-

nemi, déconcerté par une attaque aussi vive qu'imprévue; cette opération conduite avec autant de discrétion que d'intelligence, s'exécuta avec une bravoure et un bonheur admirables; Désaix, sur-tout, qui commandait le centre de l'armée, dirigea les manœuvres avec tant d'habileté, qu'il surprit les officiers encore ensevelis dans le sommeil. Le 5, à deux heures, ce jeune héros se trouvait devant Manheim, et conférait avec l'officier Autrichien. Bientôt sa course rapide le conduisit à Strasbourg, où il arriva le 6 messidor.

Le général en chef s'empressa toujours de rendre justice à son courage infatigable et à sa précision dans les évolutions militaires.

En messidor de la même année, Désaix se distingua à la bataille de Rastadt : il commandait l'aile gauche de l'armée et dirigea ses attaques avec une habileté qui étonna ses compagnons d'armes. Tous les combattans furent en présence à cinq heures du matin, le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne, et les Français en sortirent victorieux.

Désaix, destiné aux entreprises les plus hasardeuses, attaqua le 15 fructidor la tête du pont d'Ingolstadt et força l'ennemi à le couper; enfin, il est permis de dire, sans exagération que les

actions militaires de ce grand homme ont été une longue suite et un enchaînement de triomphes.

Quand ce général ne combattait plus, il était entouré de ses soldats, et s'occupait du soin de pourvoir à leurs besoins; il les interrogeait, prenait part à leurs peines, à leurs chagrins; leur faisait donner tout ce qui leur était nécessaire, et la nuit même il veillait sur eux. Lui amenait-on des prisonniers? il les consolait, relevait leur front abattu, et les rassurait par sa douceur. Rétiré dans sa tente, Désaix s'empressait d'écrire l'histoire de la journée, et consignait avec plaisir les noms de ceux qui s'étaient distingués; le sien était le seul qu'il oubliât.

Ce général était passionné pour l'étude, et on assure que la tactique de Folard était l'ouvrage qu'il méditait le plus souvent, qu'il faisait des notes et des commentaires sur ses différens systêmes.

Lorsque Désaix était à la tête de son armée, les soldats se croyaient invulnérables, et disaient à leurs compagnons d'armes: à ce soir, nous souperons ensemble. Mais quand d'autres les commandaient, ils embrassaient leurs camarades et leur disaient adieu; et ce qui paraîtra peut-être étonnant, leur espérance était presque toujours réalisée. La confiance du soldat dans

ce jeune guerrier ne s'est jamais démentie ; il est vrai que son bonheur était le mobile de ses actions ; il regardait comme étranger à sa gloire, tout ce qui était étranger au bien-être de sa troupe.

Le traité de Léoben semblait devoir mettre fin à une guerre qui désolait toute l'Allemagne et l'Italie. Désaix respirait enfin après tant de fatigues, et se livrait à un doux repos.

Il profita de ses loisirs pour voler en Italie. et se hâta de visiter cet autre théâtre de la gloire, Il reçut de Napoléon Bonaparte l'accueil le plus favorable; et à son arrivée, voici l'ordre qui fut donné :

Le général en chef avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés.

On ne voit dans cet ordre que de la grandeur d'ame, et pas un mot qui exprime la flatterie.

A son retour en France, Désaix fut nommé général en chef de l'armée d'Angleterre. Quelques personnes lui représentèrent les dangers de cette expédition qui, disait-on, ne pouvait pas manquer d'échouer. Si je l'avais refusée, dit-il, ce serait bien plutôt le cas de vous inquiéter;

le danger est de se croire plus sage que sa destinée.

Ce héros, dont le génie était ardent, se déclara un des premiers pour l'expédition d'Egypte, et partit au printemps de l'an six avec Napoléon Bonaparte, qui lui confia le commandement d'une division, composée de trente voiles. Par un de ces événemens inévitables sur mer, elle se trouva pendant quelques jours éloignée de la flotte, mais elle la rejoignit le 20 prairial près de l'île du Goze. Qu'il me soit permis de porter un instant les regards de l'imagination sur cette ville flottante, que les habitans du Goze et de Malte considérèrent avec une admiration mêlée de stupeur. Cette flotte qui ne rencontre aucun obstacle, s'avance sur la Méditerranée, comme un superbe géant. Mais aux approches d'Alexandrie, un calme inattendu suspend tous ses efforts; les Français laissaient échapper des marques d'impatience; mais bientôt ils reconnurent combien ce calme était heureux, puisqu'il préserva la flotte du malheur inévitable de se voir aux prises avec celle des Anglais, forte de quatorze vaisseaux, et qui, dans le dessein formel de lui livrer combat, avait abandonné la veille les parages d'Alexandrie. Le Consul de France, après avoir recueilli, sur l'intention des Anglais, les

renseignemens les plus exacts, voulut en faire part au général en chef, qui reçut cette nouvelle avec le sang-froid et la tranquilité d'un homme toujours maître de ses sens et de son courage.

Cependant Napoléon se recueille pendant quelques minutes, médite sur ce qu'il doit faire, et bientôt annonce ses intentions; tout à l'instant retentit de ces mots : Soldats, le général en chef ordonne le débarquement; aussitôt tout se dispose pour cette grande entreprise, et quoique la mer fût très-agitée, malgré les récifs et les brisans, le débarquement s'effectua le 13 messidor; le 14, la mer étant moins agitée, tout le rivage fut couvert de Français. Désaix, toujours ardent, toujours impétueux, s'avança le premier avec sa division sur cette terre aride, où, lorsqu'on se dirige vers le désert, on ne compte que quelques rares et misérables habitans, couverts de haillons; sous cette zone brûlante, au milieu de ces sables enflammés, ils décèlent par leur figure have et sinistre, et par leurs regards farouches, toute la férocité des africains. On a peine à concevoir que cette contrée de l'Egypte fût jadis le séjour de la mollesse, des grâces et de la volupté. Les Egyptiens quoique flétris par la verge du despotisme, con-

servent encore quelques traces de leur ancienne fierté.

Mourat bey qui commandait une horde de mamelucks, après avoir mesuré nos troupes de *son superbe regard, s'écria, dans les accès de sa* joie féroce, qu'il anéantirait bientôt tous les Français (*). Insolent Africain, tu vas connaître à quel point tu t'abuses, tu sentiras toute ta misère, et tu viendras alors, si tu l'oses, lutter contre des Français.

Cependant, Désaix, qui commandait l'avant-garde, *s'avança rapidement* jusqu'au-delà du village d'Einbabey, où ses troupes se réunirent. Ce qui enivrait Mourat bey de l'espoir d'une victoire *facile*, c'est qu'il n'apercevait que de l'infanterie; et il imaginait, dans son délire insensé, qu'elle serait bientôt écrasée par sa cavalerie; mais les divisions de Désaix et de Régnier exécutèrent des manœuvres si savantes, chargèrent avec tant de précision et d'intrépidité, qu'elles mirent les mamelucks dans une déroute complète.

(*) Il dit qu'il les couperait comme des citrouilles. Ce sont les expressions triviales dont il se servit. Mais le courage des Français, secondé des baïonnettes, des fusils et des sabres, oppose un peu plus de résistance que *des citrouilles*.

Mourat bey, honteux, déconcerté, après avoir éprouvé plusieurs autres échecs, et perdu les batailles de Chébreiss et des Pyramides, se retira précipitamment dans la Haute-Egypte, Napoléon chargea Désaix de l'honorable mission d'en faire la conquête. Que d'obstacles notre héros n'eut-il pas à surmonter ! Avant de s'engager dans un pays inconnu, vaste, brûlant, il fallait s'assurer des provisions. Désaix, informé que les munitions des mamelucks étaient déposées à Réchuesé, résolut de s'en emparer, malgré l'inondation. Qu'on admire ici ce que peut le courage des Français. Les soldats de la vingt-unième légère se précipitent dans l'eau, qui les couvre jusqu'aux épaules; traversent à la nage huit canaux et le lac Bathen, atteignent le convoi à Benèse. En vain les mamelucks opposent de la résistance; ils sont battus, mis en fuite, et les munitions deviennent la proie du vainqueur. Ce fut alors que Désaix se réunit à sa division; et, après avoir surmonté des obstacles inimaginables, il se trouva enfin à la hauteur de Manzoura, sur les confins du désert. Les troupes du général, qui s'étaient confiées à de frêles barques, aperçurent Mourat bey avec ses mamelucks; mais sous le feu vif et soutenu de l'ennemi, elles ne purent effectuer

leur débarquement. Désaix fit alors rétrograder les barques pour revenir à Minhia; les mamelucks, enhardis par cette retraite, inquiètent, harcèlent les barques que montent les grenadiers, et, en les forçant à s'écarter, détruisent l'ensemble et l'harmonie de leurs forces. Cependant des compagnies de grenadiers parviennent à les chasser et à les disperser. Le débarquement s'effectue, et les troupes françaises se forment en bataillons carrés. Elles sont toutefois vivement harcelées par l'arrière-garde de Mourat bey, qui profite de quelques momens d'échec pour se réfugier sur les hauteurs, où ses troupes se déploient avec toute la magnificence orientale. Le chef des mamelucks était rayonnant d'or et de pierreries, et le soleil brillait moins que lui au haut de sa carrière. Malgré le désavantage du terrain, Désaix vole à sa rencontre, et la cavalerie de ces barbares, toujours incertaine dans ses opérations, sans cesse éclaircie par deux pièces de canon, s'arrête étonnée, déconcertée: bientôt elle se replie et se voit poursuivie jusqu'à Elbelamen. Mais en chassant cette armée, nous nous étions éloignés des barques, nous manquions de subsistances, la disette se faisait sentir; il fallut rétrograder pour chercher des vivres. Alors, l'ennemi s'imaginant que nous

étions saisis de frayeur, nous attaque en poussant des cris semblables à des hurlemens. Les mamelucks, dans les transports de leur rage, se précipitent sur notre mousqueterie, bravent nos baïonnettes et enlèvent deux de nos soldats. La nuit met fin à ces combats insignifians; l'armée se livre au repos, et bientôt se remet en marche.

Désaix apprit que Mourat était à Sédimann avec toutes ses forces, qu'il s'avançait dans le dessein de lui livrer bataille. Ce général prit la résolution de le prévenir et de l'attaquer lui-même.

Les Français ne foulant plus un sol cultivé et couvert d'arbres qui répandaient une ombre hospitalière, leur armée put être, pour ainsi dire, mesurée dans toute son étendue sur une surface unie; alors les cris redoublés d'une joie féroce retentirent à leurs oreilles; mais comme le soleil était sur son déclin, et dans cette contrée la nuit s'avançant avec rapidité sans être précédée d'aucun crépuscule, les mamelucks remirent au lendemain une victoire qu'ils croyaient ne pouvoir leur échapper. Enivrés d'un si doux espoir, ils ne se livrèrent point au sommeil. Leur camp se changea en un lieu de fêtes; et, dans les accès de leur joie brutale, ils venaient

insulter nos avant-postes, en imitant grossièrement notre langage. Les deux camps étaient séparés par une vallée qu'il fallait franchir pour commencer l'attaque. La position était désavantageuse ; cependant nous nous y engageons, et bientôt nous sommes enveloppés de toutes parts, et harcelés avec une intrépidité mêlée de fureur et de rage. Nos bataillons serrés rendent le nombre inutile ; tout ce qui n'est pas massacré s'élance sur la terre par un mouvement général et spontané. Ce mouvement découvre et affaiblit en même temps les forces de l'ennemi. Notre carré le foudroie. Chacun de nos soldats se conduit en héros. Dans un moment où Mourat bey nous laisse respirer, nous rassemblons les blessés, auxquels nous ne pouvons prodiguer des secours, puisque nous sommes dépourvus des ressources de l'art. A peine avons-nous rempli cette tâche pénible, que nous sommes attaqués de nouveau.

L'espoir les animait, l'indignation doublait nos forces. Vaine et dernière ressource de ces barbares ! Ils se précipitent sur nos fusils, qui sont brisés par leurs sabres. Désaix ne cessait de dire à nos troupes : *Soldats, n'oubliez point que le succès dépend de l'unité des efforts.* Cette voix qui leur était si chère, soutient leur

courage ; ils se pressent sans désordre, attaquent sans s'engager trop avant. Quelle fureur ! quel carnage ! comme la mort vole dans les rangs ennemis ! Enfin, les mamelucks lancent contre nous des armes qui leur étaient inutiles, puisqu'elles ne pouvaient nous atteindre, et abandonnent fusils, pistolets, haches et masses d'armes dont la terre est couverte. Toutefois leur attaque n'était que suspendue. Ce n'était de leur part qu'une retraite, et non une fuite ; et Mourat bey avait conservé l'avantage du terrain. Les mamelucks, en se retirant, nous laissèrent à découvert, et de la hauteur qui dominait sur nous, ils calculèrent l'étendue de nos forces. C'est alors qu'ils firent jouer une batterie de huit canons dont nous ne les soupçonnions pas possesseurs, et qu'ils avaient eu l'adresse de masquer. Chaque décharge était fatale à sept ou huit de nos braves. Il était impossible de donner des secours et d'administrer des remèdes aux blessés, dont le nombre augmentait.

Cependant les ordres du général s'exécutent avec célérité ; on vole intrépidement à la victoire ou à la mort ; les volontés sont tellement réunies, que toute l'armée semble ne former qu'un corps, dont notre héros est l'ame. L'artillerie légère fait des prodiges de valeur et d'adresse ;

elle renverse ou brise les canons ennemis. Les grenadiers arrivent; leur contenance fière déconcerte tellement l'ennemi, qu'il abandonne sa batterie, qu'il s'ébranle, se replie, se livre à une fuite précipitée; et cette horde si insolente, si féroce, se dissipe, s'évanouit comme les nuages épais qui sont chassés par un vent impétueux.

O Désaix! la victoire de Sédimann est le plus beau trophée qu'on puisse élever à ta gloire! Mais en même temps, que ne peut-on arracher à l'oubli, et tirer de l'urne fatale, les noms des braves qui ont succombé si glorieusement dans cette journée mémorable.

Un des résultats les plus avantageux de cette terrible bataille, fut la désertion des Arabes, qui abandonnèrent les mamelucks; dès ce moment, Mourat bey perdit tout espoir de pénétrer dans les lignes de notre infanterie, et de résister à nos attaques vigoureuses.

Cependant le général Désaix, voulant anéantir les forces de Mourat bey, s'éloigna momentanément de son armée, et revint du Caire, le 19 frimaire, avec douze cents hommes de cavalerie, six pièces d'artillerie, et deux ou trois cents hommes d'infanterie. Sa division fut alors composée de trois mille hommes d'infanterie, douze cents de cavalerie, et de huit pièces d'ar-

tillerie. L'avenir lui souriait; rien ne lui manquait pour attaquer, combattre et mettre en fuite Mourat bey, et lui ôter à jamais tous les moyens de nuire à ses desseins.

Toute l'armée se met donc en marche, brillante de courage et de santé, et avec l'espoir de faire une conquête dont les résultats devaient être si avantageux.

Mais après avoir fixé l'imagination de mes lecteurs sur des scènes désastreuses, il m'est bien doux de la faire reposer quelques instans sur un spectacle d'un autre genre, et qui prouve à quel point le fanatisme religieux exalte les têtes, et pousse à des crimes, que l'homme, abandonné à la simple nature, se garderait bien de commettre.

Le trait arrivé au Miniel-Guidi, démontre cette triste vérité. La marche des troupes se trouve tout-à-coup entravée par quelques accidens survenus aux trains d'artillerie : il faut la suspendre et rester dans l'inaction.

Désaix était assis à l'ombre; une influence pure avait réchauffé l'air, et un vent doux dispersait le parfum qu'exhalent les arbres dont l'Égypte est couverte. Tout-à-coup des soldats, en jetant de grands cris, lui amènent un criminel. *Il nous a volé, disent-ils, des fusils,*

et on l'a pris sur le fait. Ce coupable est un enfant de douze ans, et d'une figure charmante. Il rougit en approchant; son air est naïf, son front plein de candeur; il regarde avec indifférence une large blessure qu'il a reçue au bras d'un coup de sabre. Mais, ô ascendant suprême et impérieux de la timide enfance, quand elle est jointe aux grâces et à la beauté! Tout-à-coup lès mouvemens de la pitié succèdent à ceux de la colère. Le jeune Égyptien se présente au général avec d'autant plus de confiance, que le sourire de l'indulgence et de la bonté se peignait sur sa physionomie. Désaix lui adressant la parole : —Qui t'a dit de voler ces fusils ?— Personne. — Qui t'a porté à ce vol ? — Je ne sais, c'est le fort, c'est Dieu. — As-tu des parens ? —Une mère seulement, bien pauvre et aveugle. — Si tu avoues qui t'a envoyé, il ne te sera rien fait ; mais si tu t'obstines à te taire, tu seras puni comme tu le mérites. — Je vous l'ai dit ; personne ne m'a donné cette idée ; Dieu seul m'a envoyé, Dieu seul m'a inspiré. Puis, déposant son bonnet aux pieds du général : — Voilà ma tête, faites-la couper. Le héros est attendri ; il gémit sur le résultat des principes vicieux et funestes unis à une religion qui abrutit l'homme, et dit avec bonté : Pauvre petit malheureux !

qu'on le renvoie. L'enfant regarde le général avec attention, laisse échapper un sourire, lit son pardon dans les yeux de son juge, et quoiqu'il n'eût pas bien compris le sens de ses paroles, il vit cependant que ce juge était touché de son sort, qu'il avait l'ame grande, noble, et que, sain et sauf, il pourrait retourner auprès de sa mère, accablée de vieillesse et d'infirmités. On assure que ce jeune Égyptien est un de ceux qui se sont, par la suite, attachés sincèrement à l'armée française; qu'un doux pressentiment lui promettant un sort plus heureux au milieu des Français, il avait cédé à l'instinct qui l'entraînait, tel que le fer docile lorsque l'aimant l'attire.

Cependant, plus le général Désaix pénétrait dans les vastes régions de l'Egypte, qui avoisinent le désert, plus ses yeux étaient frappés d'un douloureux spectacle, plus il découvrait des traces profondes des ravages du temps et de la barbarie, plus les bornes de l'horizon semblaient s'étendre; par-tout régnait un affreux silence; par-tout des terres incultes, des sables brûlans; finalement, une nature toute sauvage, substituée à de fertiles contrées. Enfin, en échappant à mille dangers, on trouvait, de distance en distance, quelques débris d'édifices ou de monumens qui avaient opposé leur antique solidité à une

dévastation si générale. A la vue de tant de ravages, et de tous ces tableaux effrayans, Désaix malgré lui se livrait à une sombre mélancolie. Contrée jadis si célèbre, s'écriait-il, à combien d'ennemis avez-vous donc été abandonnée? Mais ce que je vois n'est-il point une erreur de la nature; rien ici ne reçoit la vie, tout semble être là pour attrister ou pour épouvanter. Il semble que la nature qui a pourvu si abondamment les trois autres parties du monde, ait manqué tout-à-coup d'un élément pour fabriquer celle-ci, et que, ne sachant comment faire, elle la délaissa sans l'achever.

Désaix qui aimait éperdûment les arts, brûlant du désir de visiter Hermopolis, dit un jour à un de ses amis : prenons trois cents hommes de cavalerie et courons à Achmounin pendant que l'infanterie se rendra à Mélavi. Après beaucoup de fatigues, on arriva aux pieds de ce beau monument, que le général contempla en silence et avec un sentiment d'admiration. Ce monument précieux, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, est encore debout depuis plus de quatre mille ans, et donne la plus haute idée de la perfection des arts dans cette contrée de l'Afrique. Le Héros résista cependant au désir de voir d'autres antiquités, parce qu'il voulait

atteindre Mourat bey, lui livrer bataille, et détruire entièrement son armée; et cette tâche une fois remplie, ce guerrier devait satisfaire une curiosité sans doute bien légitime.

Doué d'une sagacité et d'une présence d'esprit extraordinaires, sa conversation présentait un intérêt très-vif et un charme puissant; son goût exquis lui faisait chérir les arts; mais il était encore plus épris de la gloire militaire. Avec le secours seul de sa mémoire, vraiment étonnante, il se proposait de faire un jour une relation fidèle de son voyage; mais, hélas! une mort prématurée a privé la littérature d'un dépôt précieux, et qu'elle aurait transmis avec soin à la postérité.

Par-tout où le despotisme étend son empire, là règnent la misère et l'affreux désespoir. Le voisinage de Kous, où Désaix passa huit jours, est une preuve frappante de cette triste vérité. Cette ville est située à l'entrée du désert; on y trouve, à la vérité, de nombreuses plantations de melons, des jardins assez abondans, dont les fruits paraissent délicieux aux habitans des bords de la mer Rouge. Si l'industrie n'était pas opprimée sous la main du despotisme le plus arbitraire, les habitans rendraient cette contrée florissante. Mais comme ce n'est pas pour eux qu'ils se consument en travaux, la terre est, pour ainsi dire, aban-

donnée, ou ne reçoit que des soins languissans. C'est à Kous que Désaix s'est acquis une réputation de justice et de bonté, dont le souvenir se perpétuera parmi les Egyptiens. Le Cheikh s'attacha sincèrement à lui, ainsi que les Cophtes. Dussiez-vous rester ici un siècle, disait-il, je ne vous quitterai pas. On conseillait un jour au général de se méfier de ces démonstrations d'attendrissement et d'amitié. Il ne se démentira pas, répondit-il, ses larmes me répondent de son cœur.

Désaix, après s'être signalé par un grand nombre de bonnes actions, partit de Kous avec la cavalerie qui fut bientôt remplacée par l'infanterie française. Officiers, soldats, savans, artistes, chacun fut étonné de l'accueil flatteur qu'il recevait. Les Cophtes accompagnèrent les troupes jusque sur les limites de leur territoire. Le Cheikh, dont les intentions étaient pures et les sentimens sincères, laissa apercevoir une grande altération dans son attitude lorsque nous le quittâmes. Cet homme vénérable était si persuadé que nous marchions à une mort certaine, qu'il ne cessait de nous prémunir contre les dangers dont nous devions être entourés; ses mains tremblantes pressaient les nôtres, des larmes coulaient de ses yeux. A quoi donc attribuer,

disaient nos braves, à quoi attribuer un intérêt si vif et si profond; à la conduite de DÉSAIX, conduite pleine de franchise et de loyauté, conduite qui le fit proclamer *Soudan équitable*. Quel titre honorable! En est-il un plus glorieux et plus digne de l'ambition d'un vainqueur?

DÉSAIX, toujours infatigable, voulant anéantir les forces de Mourat bey, et le mettre dans la nécessité de se jeter dans les Oasis, vint à Kéné où il rassembla toutes ses troupes, et commença une nouvelle campagne, bien resolu de bloquer et de tenir en échec les Barbares dans le sein du désert. Il avança donc au milieu des dangers, des contrariétés et des privations de tout genre. Bientôt la nouvelle de sa marche triomphante se répandit jusqu'à la Mecque: le Chérif se hâta de se soumettre aux lois du vainqueur; Soliman et quelqu'autres gouverneurs s'empressèrent d'aller aux Oasis avec leurs femmes et leurs enfans. En lisant ce trait on se représente la famille de Darius aux pieds d'Alexandre. DÉSAIX signala son arrivée par des actes de justice et de générosité; il fit proclamer que les terres ensemencées, dont le produit aurait été dévoré par les mamelucks, ou consommé par les Français, seraient affranchies et ne paieraient pas le miri, c'est-à-dire, le tribut.

Qui aurait pu imaginer que dans le fond de ces déserts arides, brûlans, sablonneux, où habitaient la barbarie, la superstition et l'ignorance, il fût permis de connaître le bonheur, *et d'en savourer tous les charmes!* Désaix, cependant, au milieu de ces contrées disgraciées de la nature, en épuisa la coupe par ses actes multipliés de justice, et de cette bienfaisance empressée qui allait chercher l'infortune jusqu'en sa retraite obscure et cachée. Un jeune homme qui avait reçu du général une grande *marque de générosité, s'écria, en voyant* Désaix: le voilà, cet homme bienfaisant, auquel je suis redevable autant que de la vie, et qui répand ici la joie et le bonheur! Mortel sensible aux disgrâces, digne appui des malheureux, honneur de ta patrie; je te salue et te contemple saisi d'un saint respect!

Cependant Désaix voulant chasser Mourat bey de sa retraite, fit à Siouth tous les préparatifs d'une expédition dans les Oasis; elle fut déléguée à son aide-de-camp, le général Savari, aujourd'hui duc de Rovigo. La confiance dont il fut investi suffit à son éloge et à celui du général Rapp, aussi son aide-de-camp, que l'Empereur Napoléon a nommé gouverneur de Dantzick. Avant de pénétrer dans le désert, on s'assura

de beaucoup de provisions; on rassembla un grand nombre de chameaux, et l'issue de cette entreprise répondit à l'attente du général.

Je n'entrerai point dans de grands détails sur l'expédition d'Egypte : ce serait m'écarter des fonctions de biographe et m'emparer du domaine de l'histoire.

Enfin, Désaix, animé du désir de revoir sa patrie, après avoir rempli son ministère en Égypte, la quitta sur la foi des traités. Il partit d'Alexandrie sur un bâtiment appelé *la Maison de Grâce de Saint-Antoine de Padoue*, dont un Génois était le patron. Il eut soin de se munir de passe-ports du Grand-Visir et de Smith, plénipotentiaire anglais. Pour mieux assurer le passage de Désaix, ce commandant avait mis à son bord un officier anglais. Cependant il fut arrêté devant Livourne, et l'amiral Keith le constitua prisonnier. En vain l'officier anglais se récria contre cette mauvaise foi, et cette infraction des traités. Toutes les représentations devinrent inutiles, Désaix fut mis au Lazareth, dans une espèce de prison, et dans la même cour que ses soldats.

En vain demanda-t-il quelques secours; Keith lui écrivit de la manière la plus ironique et la plus insultante. Désaix lui répondit : Je ne vous de-

mande rien que de me délivrer de votre présence. J'ai traité avec les Mamelucks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens, les Noirs de Darfour, les Tartares, tous respectaient leur parole lorsqu'ils l'avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur. Le farouche amiral reçut enfin l'ordre de mettre DÉSAIX en liberté, et, après trois ans de peines, de travaux et de fatigues incroyables, DÉSAIX revit avec transport le sol de la patrie. A peine arrivé, il demanda des nouvelles de NAPOLÉON et de ses compagnons d'armes. On lui apprit que l'on combattait en Italie. Sur-le-champ il écrivit au premier Consul :

« *Ordonnez-moi de vous rejoindre. Général ou soldat, que m'importe, pourvu que je combatte avec vous et sous vous? Un jour sans servir la patrie est un jour retranché de ma vie* ».

Il partit sans avoir revu sa famille, et il arriva le 20 prairial à Pavie, et le 21 à Stradella, où était le quartier-général de l'armée. Il embrassa le premier Consul, et lui témoigna le plus grand désir de se mesurer avec l'ennemi. NAPOLÉON lui confia le commandement d'une division.

La veille de la bataille de Marengo, DÉSAIX dit plusieurs fois à ses aides-de-camp : Voilà long-

temps que je ne me bats plus en Europe, les boulets ne nous connaissent plus; il nous arrivera quelque chose.

Cependant, le 25 prairial, l'ennemi passa la Bormida sur trois ponts. Il était décidé à se frayer une route. Il se présenta en force, et surprit notre avant-garde. C'est alors que commença la mémorable bataille de Marengo, qui a décidé du sort de l'Italie et de l'armée Autrichienne.

Nous fûmes repoussés quatre fois, et retombant quatre fois sur l'ennemi, nous le forçâmes à la retraite. Déjà il était quatre heures après-midi, une cavalerie nombreuse débordait notre droite. Elle était composée de dix mille hommes. Les grenadiers de la garde des Consuls furent placés au milieu de la plaine immense de Saint-Julien. C'était vraiment, selon l'expression de NAPOLÉON, c'était vraiment une redoute de granit. L'ennemi dirigea tous ses efforts contre ce bataillon, mais inutilement. Cavalerie, infanterie, artillerie, rien ne pût l'entamer. C'est sur-tout dans cette circonstance qu'on put se convaincre de cette vérité, que la mort respecte les braves. Malgré tant d'attaques, et des attaques si vives sur tous les points, ce bataillon des grenadiers ne perdit que quarante hommes.

Cependant l'ennemi faisait un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon, et on le laissa pénétrer jusqu'au village de Saint-Julien, où la division Désaix était en bataille, avec huit pièces d'artillerie légère en avant, et deux bataillons dont les colonnes étaient très-serrées sur les ailes. Le premier Consul ne cessait de dire à nos soldats : Enfans, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. Sa présence ranima les troupes qui se hâtèrent de se rallier derrière la division de Désaix, aux cris de vive le premier Consul! Elle se précipita sur l'ennemi, et par le centre, avec une telle impétuosité, qu'il fut bientôt renversé. Il était cinq heures après-midi, et l'action était à peine engagée, que Désaix fut atteint d'une balle mortelle; il expira quelques instans après, et n'eut que le temps de confier au jeune Lebrun ces paroles sublimes et mémorables: *Allez dire au premier Consul, que je meurs avec le regret de n'avoir point assez fait pour la postérité.*

On vint à l'instant annoncer à Napoléon la funeste nouvelle de la mort du général Désaix, et au milieu de la mêlée, il ne lui échappa que ces mots : *Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer?* Le corps de Désaix fut sur-le-

champ transporté au quartier-général, où il fut ouvert. On reconnut que le coup avait été dirigé contre le cœur. Par ordre du premier Consul, il fut transporté en poste à Milan, pour y être embaumé. Depuis, et par un arrêté des Consuls, en date du 8 messidor, les restes précieux de ce jeune héros ont été portés au couvent du grand Saint-Bernard, où on lui a élevé un tombeau. Pour immortaliser le passage de l'armée, les noms des demi-brigades, des régimens de cavalerie et d'artillerie ont été gravés sur une table de marbre, vis-à-vis le monument. DÉSAIX avait trente-deux ans moins deux mois, lorsque sa carrière a été glorieusement terminée. Il est mort regretté de tous les partis et estimé de toute l'Europe.

Il serait impossible de peindre la douleur des soldats ; elle a été partagée par tous ceux qui connaissaient ce jeune guerrier : je vais en citer une preuve bien certaine, peu connue, et qui mérite de l'être. Le général DÉSAIX avait amené d'Égypte deux petits nègres qui lui avaient été donnés par le roi de Darfour. Ces enfans, inconsolables de la mort de leur maître, ont porté son deuil selon les usages de leur pays, et d'une manière très-touchante.

La nature avait prodigué à DÉSAIX les qua-

lités les plus aimables, et c'est à elles seules qu'il fut redevable de son élévation. Il parvint au faîte des honneurs militaires, sans brigue, sans intrigues ; et loin de les désirer, il semblait les fuir. Né avec une fortune médiocre, il n'a point cherché à l'augmenter : il était généreux, compatissant, mais prudent au milieu de ses libéralités. Toutes les fois qu'il s'agissait de la représentation nationale, il était grand dans sa dépense, mais très-économe pour lui-même, et très-simple dans ses habillemens. Un surtout bleu formait son vêtement ordinaire, et il ne portait le grand uniforme de son grade qu'aux jours de bataille.

Comme tout est intéressant dans un grand homme, jusqu'aux plus petits détails de sa vie privée, on demandera, sans doute, si l'amour a captivé son cœur. D'après l'opinion la plus générale, une femme lui a fait subir cette loi de la nature ; mais son attachement a été profond, et il n'a aimé qu'une fois. On voudra savoir aussi quelles étaient ses opinions religieuses : quoiqu'il ait cherché à en faire un secret, on croit cependant qu'il penchait pour le système de la fatalité.

Le génie ardent de DÉSAIX ne lui permettait pas de voir avec indifférence les objets que ses

yeux parcouraient. Dans tous ses voyages, il ne cessa de faire des observations aussi justes qu'utiles. D'ailleurs, il écrivait bien, et son style épistolaire était fort agréable. On peut en juger par quelques fragmens d'une lettre adressée à un de ses amis, peu de temps avant sa mort.

« J'ai vu bien des pays, lui mandait-il à son retour d'Égypte; j'ai vu tous les endroits célèbres par les religions, la fable et l'histoire. L'Égypte, la Syrie, la Grèce, la Sicile, Rome: que de monumens! que de ruines! que de souvenirs! Je les ai achetés par des peines excessives, des fatigues prodigieuses, des inquiétudes sans nombre; mais j'ai revu la patrie, tout est effacé. Les jouissances restent, et elles sont délicieuses ».

Ce qui doit distinguer Désaix des autres héros, c'est que la reconnaissance s'est par-tout manifestée pour lui sans contrainte et sans effort. Un monument vient d'être élevé en son honneur sur la place des Victoires, par ordre de Napoléon, qui en a lui-même posé les fondemens le 1er. vendémiaire an 9. Le sénateur Garat, membre de l'Institut, a consacré la mémoire de ce grand homme, dans un discours plein d'érudition, de philosophie et d'éloquence.

Une souscription volontaire a été proposée

pour le monument érigé sur la place de Thionville, et plusieurs artistes se sont disputé la gloire de concourir à l'exécution du projet conçu par les souscripteurs.

Lorsque la mère de Désaix vint à Paris, il la pria instamment de faire élever à Veygoux un tombeau à la gloire de deux de ses amis qui avaient été tués à ses côtés; il désigna même le lieu où il devait être placé, et il écrivit à sa sœur, que si la mort l'arrêtait au milieu de sa carrière, il désirait que le monument de la tendresse de sa famille se trouvât près de celui de ses amis. Ses parens se sont empressés de remplir ses intentions, et l'endroit qu'il a marqué est celui où il se livrait, à Veygoux, aux exercices et aux amusemens de sa première jeunesse. La reconnaissance et l'amitié ont rendu aux cendres de ce jeune héros tous les honneurs dont elles étaient dignes. Sa bonté s'étendait également sur ce qui pouvait l'intéresser ou lui appartenir : sa sœur en a particulièrement éprouvé les effets; il ne respirait que pour son bonheur, et il lui a laissé *la moitié de sa fortune*, pour qu'elle fût toujours à l'abri de la médiocrité.

Personne n'était plus compatissant que Désaix. Les soldats nés dans son pays avaient sur-tout part à ses bienfaits; il leur donnait de l'argent

dont il refusait toujours le remboursement qui lui était offert par leurs parens. Pendant son séjour à Mayence, un soldat qui était de sa commune, fut attaqué d'une maladie dangereuse; il le fit transporter dans son appartement, où on lui prodigua pendant un mois tous les secours qui lui étaient nécessaires.

Désaix a su, dans tous les temps, se concilier l'estime et l'amitié de ceux qui l'ont connu, parce qu'il joignait aux qualités du cœur et de l'esprit un extérieur simple, mais en même temps noble et majestueux, une figure douce et agréable, un organe flatteur. Il parlait avec beaucoup de grâce et d'aménité; la candeur de son ame se peignait dans toutes ses conversations; enfin, jamais homme n'a excité de plus justes regrets et n'a mérité plus que Désaix de vivre dans le souvenir de ses concitoyens.

FIN DE LA VIE DU GÉNÉRAL DÉSAIX.

ÉLOGE

FUNÈBRE

DU GÉNÉRAL DÉSAIX(*).

MESSIEURS,

QU'AI-JE entrepris de vous offrir? Quel doit être aujourd'hui mon ministère, et comment ma témérité pourra-t-elle être légitimée? Plus je réfléchis sur le dessein que j'ai formé, plus je vois combien il est difficile de remplir votre

---

(*) On prononce mal, à Paris, le nom de DÉSAIX. On articule comme si on écrivait DESSAIX. Voici comme ce nom doit être écrit : DÉSAIX. D'après cet exemple, il est facile de réformer la prononciation.

attente et de mériter vos suffrages. En m'occupant de l'objet qui nous réunit dans cette enceinte, en interrogeant ma mémoire, en retraçant à ma pensée le tableau fidèle de nos derniers triomphes en Italie, j'aperçois, d'un côté, des lauriers immortels; de l'autre, de funestes cyprès. Ici, tout retentit des accens de l'allégresse pour une victoire éclatante et décisive; là, tout gémit, tout déplore amèrement la perte d'un héros, l'honneur de sa patrie, le charme de sa famille et de ses amis, et moissonné dans son printemps. Jamais, non jamais, circonstance ne fut plus embarrassante; c'est aux dépens de votre sensibilité que je vais occuper votre souvenir, et satisfaire le désir qui, depuis long-temps, me sollicite à retracer les actions d'un guerrier dont le trépas nous coûte tant de larmes. Ce motif, Messieurs, justifie près de vous ma hardiesse, et vous dispose sans doute à m'accueillir favorablement. La bienveillance indulgente est le partage ordinaire des hommes éclairés, et je me félicite d'avoir à parler en présence de magistrats, que la Nation, par l'organe d'un jeune héros, a jugés dignes de son estime et de sa confiance.

Sous quelque rapport que j'examine les actions de Désaix, je vois qu'elles sont également

belles, glorieuses et recommandables. Comme homme privé, Désaix est un modèle de douceur, de bonté, d'amitié, de piété filiale. Comme homme public et guerrier, Désaix est un modèle de désintéressement, de conduite, de courage et d'intrépidité. C'est donc sous ce double point de vue que je vais le considérer, et inspirer pour lui le plus vif intérêt. Désaix, homme privé, Désaix, homme public et guerrier; c'est sous ces deux idées que je vais réunir toutes ses vertus et les rappeler à votre souvenir. Loin d'ici les hyperboles fastueuses et les exagérations mensongères! Que la vérité seule soit mon éloquence, et que par elle seule la mémoire du général Désaix soit gravée dans vos cœurs en caractères ineffaçables!

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les vertus qui peuvent le plus distinguer et honorer l'humanité, il en est une qui, simple et noble à-la-fois, conserve un juste équilibre entre l'abaissement et l'orgueil, paraît s'oublier soi-même, plaît à tous par un charme irrésistible, couvre d'un voile officieux les fautes qui échappent à la faiblesse humaine; qui, compagne fidèle, soutient dans les routes presque

toujours trompeuses et glissantes du bonheur; et, telle qu'une égide impénétrable, repousse les traits acérés de l'envie écumante, qui est le principe et le caractère du vrai courage qu'elle dirige toujours vers l'intérêt public, vers l'intérêt de la patrie. A ces traits vous reconnaissez la modestie; et consacrer dans cette enceinte l'éloge de Désaix, c'est en même temps publier les louanges d'une vertu sublime, qui a toujours été son apanage et qui a donné tant de lustre à ses talens.

Désaix savait que l'homme est né pour vivre en société, que son ardeur doit concourir toute entière à mériter la bienveillance de ses semblables, et que rien n'est plus propre à gagner les cœurs que la modestie. Aussi j'oserai dire que, dès son enfance, Désaix signala son entrée dans le monde moral en n'entreprenant rien au-dessus de ses forces, en ne blessant et n'attaquant personne, en rendant à tous, avec empressement, les égards qui leur sont dus, sans en exiger pour lui, sans les disputer par des contradictions frivoles.

Le mérite, le bonheur d'autrui ne l'affligeaient point; il en voyait, il en supportait l'éclat sans trouble, sans agitation, et n'éprouvait que des mouvemens de joie. La satisfaction

de ses concitoyens, des *étrangers* même, formait la portion la plus précieuse de la sienne; leurs vertus, leurs talens étaient pour lui un modèle qu'il se proposait d'imiter, et le germe fécond de la plus noble émulation : c'était par-là qu'il forçait l'envie au silence, ou du moins qu'il rendait ses efforts impuissans.

Mais, Messieurs, c'est par des faits, et des faits éclatans, que je me propose de vous démontrer que les vertus de Désaix ont été aussi pures que sublimes, qu'elles ont entouré son berceau, et qu'elles lui ont servi de cortége dès son enfance.

Je me transporte en imagination au milieu du hameau de Saint-Hilaire-d'Ayat, qui a vu naître notre héros au sein d'une famille peu favorisée des dons de la fortune, mais pour qui la campagne avait mille attraits, parce qu'en se mêlant à un peuple qui fait ses délices de la vie pastorale, elle éprouvait que le premier des plaisirs est celui d'être aimé.

Les parens de Désaix habitaient une de ces anciennes maisons sur lesquelles on voyait empreints les vestiges imposans de la guerre et des ans, monumens qui jettent dans l'esprit des idées sombres, et que cependant on ne peut se lasser de contempler! Quel malheur qu'on se soit em-

pressé de détruire ces monumens de l'audace et du génie fier de nos ancêtres! ces monumens que le temps avait respectés, qui avaient bravé tant de tempêtes, où la majesté respirait parmi les traces de la vétusté, et qui étaient si capables d'élever l'ame et de commander une sorte de respect religieux!

C'est dans un asile aussi doux, parmi des habitans paisibles, au sein des dieux domestiques, que Désaix reçoit le jour. Le génie tutélaire de l'Empire sembla présider à sa naissance, et le marquer d'avance du sceau de l'immortalité. Voyez comme, dès sa plus tendre enfance, il décèle le vif désir de s'instruire! Né de parens qui ont reçu l'éducation conforme à leur naissance, voyez comme il est attentif à leur voix! comme il écoute, comme il dévore avec avidité l'histoire des anciens Avernes, ces élèves de la nature! comme sa jeune ame s'échauffe au récit de leurs traits de bravoure, lorsqu'on lui dépeint ces intrépides montagnards faisant trembler Rome et forçant César lui-même à faire l'apprentissage des infortunes.

O Désaix! autour d'un foyer rustique, on te raconte les hauts faits des anciens habitans de l'Auvergne, on te montre les antiques monumens de leurs triomphes : ces exemples ne se-

ront point stériles pour toi ; déjà tu cherches à te les approprier, et dans tes conceptions enfantines, tu calcules les moyens de les reproduire un jour avec éclat.

Cependant les parens du jeune DÉSAIX, pour ne point laisser étouffer les premières semences qu'ils avaient fait germer dans son cœur, le placèrent à l'école nationale d'Effiat, devenue l'émule et la rivale de celle de Paris. Quel plaisir de voir un enfant appliqué, studieux, réfléchi, et déjà un modèle de sagesse dans l'âge des illusions ! Que l'imagination se repose avec délices sur un tableau si touchant ! Il ne cesse de lire Homère, et toujours avec la même avidité. Cet ancien poète forme son esprit, et Fénélon son cœur.

A peine a-t-il atteint son troisième lustre, qu'il sort de cette école pour entrer dans le régiment de Bretagne, où sa conduite lui fait donner unanimement le surnom de *Sage*. Si DÉSAIX, dans sa courte carrière, se fût borné à faire des réflexions, il n'aurait été que philosophe. S'il s'était contenté de joindre à cette philosophie une vigilance et une attention continuelles, il aurait eu de plus la prudence en partage. Mais il a employé sa philosophie et sa prudence à régler sa conduite, à embellir son ame, et c'est

pour cela qu'on lui a donné le surnom de *Sage*. Désaix avait reçu du ciel les penchans les plus doux. Le règne végétal avait pour lui les plus grands attraits. Le spectacle de la nature, parfumée des fleurs du matin, pénétrait son ame d'un charme inexprimable. Que sa beauté lui paraissait touchante par les illusions agréables de ses sens ! que toute la nature était magnifique à ses yeux, harmonieuse à son oreille !

Le séjour de Briançon était délicieux pour lui, parce qu'il s'y voyait entouré des richesses du règne végétal, parce qu'il pouvait s'y familiariser avec une science qui convient particulièrement aux ames aimantes et sensibles. Lorsqu'en 1790 Désaix voulut accompagner à Paris un officier de son régiment, que croyez-vous qu'il fit dans cette grande ville qu'il voyait pour la première fois, dans cette ville fastueuse où l'on élève de toutes parts des autels au plaisir, où il est offert sous tant de métamorphoses, où l'ivresse s'introduit dans tous les sens avec l'atmosphère qu'on respire ; dans cette vaste cité où tout séduit, où tout captive dans un sexe enchanteur, l'élégance, le goût de la parure, jusqu'aux parfums qu'il laisse sur ses traces, et qu'on dirait être l'encens de la volupté même ? Que fera Désaix, jeune, ardent et sensible ?

Pourra-t-il résister, sur-tout dans l'adolescence, à des vices passés en mœurs dans la société? Tous les plaisirs ne viendront-ils pas l'assaillir à-la-fois? Exigerez-vous de lui le triomphe pénible de la vertu la plus consommée? En entrant dans cette nouvelle Sybaris, ne paiera-t-il pas un tribut d'autant plus inévitable, que ses passions sont plus véhémentes, son imagination plus active?

Non, Messieurs; loin de fréquenter ces jeunes insensés qui érigent le libertinage en systême, Désaix, toujours occupé de ce qui peut contribuer à son instruction, ne connaît que ce précieux monument où sont déposées toutes les productions de l'esprit humain; il s'entretient avec les plus illustres morts, ou dans des promenades solitaires au Jardin des Plantes, il interroge la nature et lui arrache ses secrets.

Désaix chérissait le travail et ne se livrait point à ces amusemens frivoles ou criminels qui perdent la jeunesse, lui préparent les plus grands regrets et les plus cuisans remords (1).

Désaix aimait beaucoup à travailler dans le calme de la retraite et dans le silence de la nuit. C'est alors qu'il ne consultait que son cœur, et lorsque son œil studieux parcourait les volumes sacrés des morts, les vers des chantres de la

Grèce, les fastes où la renommée traça les noms fameux des héros dont le ciel et la terre lisent les actions avec la complaisance d'un père qui entend les louanges de son fils, alors son ame partageait leurs exploits, et brûlait de la même ardeur qui les animait autrefois. Mais lorsque sa lecture lui présentait un spectacle odieux, lorsque les livres lui offraient l'image des États glorieux jadis, ébranlés jusques dans leurs fondemens, gémissans dans la poussière, et tremblans à l'aspect altier de la fière ambition; lorsqu'il y voyait une jeunesse héroïque qui combattit pour les lois et la liberté de ses pères, étendue dans des ruisseaux de sang; l'orgueil impie usurper le trône de la justice, changer l'éclat du pouvoir et la majesté des lois en un vain appareil fait pour orner la marche insolente d'un tyran, ou pour éblouir les yeux des esclaves qui fléchissent devant lui; lorsque l'avidité impitoyable arrachait des mains du Temps sa faulx meurtrière, pour détruire les monumens de la gloire, alors le spectacle touchant de ces débris lugubres perçait son cœur ému, alors des larmes patriotiques tombaient de ses yeux attendris.

Désaix aimait les lettres, et leur étude occupait ses nobles loisirs. Il a souvent défendu la cause des beaux-arts; souvent il les a vengés

des coups qu'on voulait leur porter. Ce goût, Messieurs, n'a rien d'étonnant dans un guerrier. Quelqu'opposés que paraissent le guerrier et le littérateur, tous deux cependant travaillent uniquement pour la gloire. Animés de nobles motifs et de généreuses inclinations, leur but est l'immortalité. Utiles au bien de la société, ils y concourent également, quoique par des voies différentes et que l'on croirait opposées.

Le guerrier valeureux qui sert sa patrie, ses concitoyens, mérite nos hommages. Le sage et aimable littérateur qui nous instruit et nous amuse, mérite notre reconnaissance. Pour le guerrier comme pour l'homme de lettres, le chemin de la gloire est semé d'épines et de fleurs. Élevés, pour ainsi dire, au-dessus des événemens, ils n'attendent rien des autres. Artisans de leur propre gloire, ils ne la doivent qu'à eux seuls. Suivez, Messieurs, suivez, pas à pas, les traces des actions du jeune Désaix, et vous connaîtrez à quel point cette grande vérité lui était, pour ainsi dire, familière. Désaix était né dans une caste jadis privilégiée; mais il ne se glorifiait point de sa naissance. Ne savait-il pas d'ailleurs que l'origine des souverains est la même que celle des bergers, et qu'il fut un temps où tous étaient égaux; que les fleuves les plus majestueux dans

leur cours, ou ceux que nous voyons rouler orgueilleusement leurs ondes et se précipiter dans le vaste océan, sortent tous d'un faible ruisseau ou d'une source ignorée? Ne se persuadait-il pas que la plus illustre origine, lorsqu'elle n'était pas soutenue de la noblesse des sentimens, devenait un fardeau humiliant pour celui qui osait s'en parer; qu'il valait beaucoup mieux être un plébéien obscur qu'un patricien méprisable; qu'un homme sans vertu était indigne du nom qu'il traînait, et que cette brillante naissance, sur laquelle il s'appuyait présomptueusement, pouvait le faire comparer, avec justice, à une statue d'argile bizarrement élevée sur une base éclatante?

Désaix était aussi l'ennemi de l'ostentation, qu'il regardait comme une dureté à l'égard du pauvre. Faire en effet briller l'or à ses yeux, en étalant une vaine magnificence, c'est présenter aux yeux faibles d'un malade une lumière ardente et importune; c'est renouveler sans cesse l'idée de ses malheurs; c'est le forcer de faire un parallèle accablant de son indigence et du superflu qu'on étale à ses yeux sans aucun ménagement. Désaix ne savait-il pas que les Spartiates regardaient la simplicité et la modestie comme la source de leur valeur, et que Jules-

César les recommandait particulièrement aux militaires?

Mais qu'avait-il besoin de recourir aux anciens et de s'égarer dans une terre étrangère? Les noms des Crillon, des Turenne et des Catinat, en rappelant les prodiges de la valeur et de la perfection de l'art militaire, n'associent-ils pas à cette noble idée le souvenir touchant de la plus rare modestie, dont ces illustres guerriers cherchaient à couvrir l'éclat de leurs vertus et de leurs triomphes? Et que dis-je? n'avait-il pas sous les yeux un modèle accompli d'une vertu qui lui était si chère? Il est un magistrat suprême, prudent, modeste, éclairé, laborieux, dont les vues sont sublimes et qui emploie toujours des moyens modérés, qui veut le bonheur du peuple et qui sait le faire, qui est humain sans énerver la rigueur des lois, qui fait fleurir le commerce et les arts, pour qui aucun mérite n'est indifférent, qui multiplie les récompenses sans augmenter les impôts, qui retranche du luxe pour fournir à sa bienfaisance, qui regarde un malheureux dans l'Empire comme une tache à l'Empire même, qui considère la vie des soldats comme un dépôt sacré auquel il ne doit toucher qu'à la dernière extrémité, qui est ennemi de toute entreprise hasardeuse, qui craint les

victoires qui coûtent du sang et qui ne valent que de l'honneur; en un mot qui soumet l'amour-propre à l'amour de la patrie : voilà l'homme que DÉSAIX a choisi pour modèle et pour ami, c'est près de lui que DÉSAIX, ardent et jeune, prend vers la gloire un vol impétueux.

Continuons, Messieurs, continuons à le considérer dans les détails de la vie privée. Elle lui présente des fonctions bien essentielles et bien honorables : tels sont les devoirs de fils et d'ami, telles sont l'humanité, la bienfaisance, la pitié pour les malheureux. Comme il remplit tous ces devoirs avec zèle! comme il s'y livre par goût! avec quel plaisir il rend à ses parens des soins religieux! Chacun de ses jours adoucit la vieillesse d'une mère respectable. Elle trouve en lui son appui, et l'heureux prix des pleurs qu'il lui a coûté. Quelle délicatesse! quel pieux excès de tendresse filiale! DÉSAIX n'est point effrayé du joug de l'hymen : il conçoit aisément les douceurs des nœuds que forment l'estime et l'inclination mutuelles. Les charmes innocens de la vertu, unis à la beauté, partagent son encens et ses vœux; mais la crainte d'altérer le bonheur de sa mère fait qu'il évite de s'engager dans des liens aussi agréables.

« Une jeune épouse, disait-il, n'aurait peut-être pas pour ma mère tous les égards qu'exigent ses vertus et ses malheurs; elle serait contristée de son indifférence. Ma mère souffrirait d'autant plus qu'elle dissimulerait les chagrins secrets dont elle serait dévorée. Ma crainte est peut-être vaine; mais enfin je ne dois pas risquer de troubler le repos d'une mère qui m'aime et que j'adore ». O modèle sublime de l'amitié la plus délicate! que tu trouves peu d'imitateurs! Faire le sacrifice des sentimens les plus doux et les plus vifs en même temps, et pourquoi? pour que le repos et la tranquillité d'une mère soient inaltérables! Voilà, Messieurs, voilà l'héroïsme de la piété filiale. On affecte aujourd'hui de mépriser des sentimens qui font tant d'honneur à la société. Mais, je le demande, est-il rien d'aussi beau que cette amitié désintéressée? Est-il rien de plus touchant que la vue de l'homme sensible qui lutte contre les penchans les plus doux et par excès de tendresse filiale? Les êtres mêmes les les plus pervers ne conviennent-ils pas que rien ne les charme autant que la sérénité de l'homme dans les périodes de la vie privée? Comme toutes ses actions sont pures; la paix orne sa porte des rameaux toujours verts de l'olivier. Sa main libérale répand des trésors qui ne sont point enviés;

tout ce qui l'approche est couvert de l'aile pure de l'innocence et du bonheur.

Ne croyez-pas, Messieurs, que ces vertus morales abandonnaient DÉSAIX au milieu du tumulte des camps. Non, elles l'accompagnaient par-tout, et par-tout elles lui servaient de cortége. Sous le régime de la terreur, sa mère et sa sœur sont détenues à Riom. Quelles tendres alarmes, quelles sollicitations pressantes pour obtenir la liberté de ces deux objets de ses affections! «Qu'on rende la liberté à ma mère et à ma sœur, c'est la plus douce récompense de mes travaux et de mes services ». Blessé aux lignes de Wissembourg, DÉSAIX écrit à sa mère :

« Ma mère, ma tendre mère! mon sang vient enfin de couler; mais je m'en réjouis, mais je m'en félicite, puisqu'il sert à vous rendre la liberté ». Ce trait sublime s'illustre de lui-même, et les réflexions ne feraient qu'en affaiblir la beauté.

Faut-il vous citer un trait qui caractérise le respect et la vénération que DÉSAIX avait pour la vieillesse? Il voit un soldat qui abuse de la supériorité de sa force pour outrager un vieillard. Il s'élance, il s'écrie : « Que fais-tu, malheureux? Eh! tu n'as donc pas de père? » Paroles mémorables, paroles sublimes, qui

peignent à-la-fois le grand homme et l'ami de l'humanité.

Si à toutes ces vertus, vous ajoutez la sobriété la plus rigoureuse, la plus grande pureté dans les mœurs, la décence dans la conversation, la générosité la plus éclairée, jointe à la plus sévère économie; l'activité et la constance dans l'amitié la plus inviolable; vous aurez le portrait fidèle de DÉSAIX, et rien, comme homme privé, ne ne doit manquer à sa gloire.

Jusqu'à présent, Messieurs, nous avons contemplé DÉSAIX dans les détails de la vie privée. Il y a rempli paisiblement tous les devoirs de fils tendre et respectueux, d'ami fidèle, d'homme libéral et compatissant. Sa douce mélancolie s'est, pour ainsi dire, promenée sur tous les objets de la nature. Il a souvent admiré ce qu'elle a de plus beau, de plus innocent, de plus rare. Ah! que ne nous est-il permis de nous fixer sur des images aussi charmantes! Faut-il les quitter pour toujours! Faut-il que notre imagination s'égare au milieu des fatigues et du tumulte des camps, pour arriver au terme fatal!... Mais retardons un peu les larmes que doit nous coûter un si grand malheur. Suivons dans ma seconde partie, suivons les traces de notre jeune héros. Voyons-le parcourir, à pas de géant, les sen-

tiers de la gloire, et se frayer à travers mille dangers la route qui conduit au temple de l'immortalité.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile de se faire un grand nom par la voie des armes, parce que la gloire où aspire le guerrier est asservie à une infinité d'événemens. Esclave des occasions, il ne saurait se produire à son gré. Mille écueils l'environnent, mille obstacles retardent sa marche et ses progrès; les difficultés se succèdent, et après de longues épreuves et des tentatives souvent réitérées, il se trouve encore éloigné du terme de ses désirs et de son ambition. DÉSAIX est un de ces êtres privilégiés, qui ne connaissent point ces obstacles ou qui savent les vaincre. Toute sa vie guerrière n'est qu'un tissu d'actions courageuses, de combats et de triomphes. Ici, je suis embarrassé par la multitude des événemens qui se présentent à ma mémoire. Vous excuserez sans doute le désordre de mes idées, et lorsque je vous tracerai un fait héroïque, votre imagination pourra en supposer beaucoup d'autres, sans crainte de se livrer à des exagérations mensongères. Dans les premières années de la guerre, DÉSAIX, alors aide-de-camp, s'étant éloigné des murs de Lan-

dau, est tout-à-coup surpris par trois escadrons autrichiens qui se précipitent sur quelques soldats français. Rien ne l'intimide, rien ne l'épouvante : sans défense et sans armes, il s'élance au milieu des rangs ennemis. Il est fait prisonnier, on le délivre. Il combat de nouveau avec tant d'acharnement et d'intrépidité, qu'il a lui-même la gloire d'amener un prisonnier et de rentrer victorieux dans Landau.

Quelle présence d'esprit ne déploie-t-il pas à Lauterbourg ? Ah ! Messieurs, que tout ce que l'on publie sur le grand nombre et sur l'éclat de ses exploits militaires paraîtrait fabuleux, si tous ces faits n'étaient garantis par les témoignages les plus authentiques et les plus irrécusables ! Est-il croyable, en effet, qu'un homme grièvement blessé par une balle qui lui perce les joues, oublie tellement sa douleur qu'il se refuse à toute espèce de secours ? Qu'au défaut de la parole, il emploie le geste le plus énergique, et que pour voler au combat, il s'arrache des mains de ceux qui veulent l'enlever du champ de bataille ? Ce n'est pas lui qu'il plaint : nos escadrons en désordre, voilà, voilà l'objet de ses sollicitudes ; et dans son obstination héroïque, il s'indigne contre tous les secours, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli.

Que la Grèce et Rome viennent avec enthousiasme nous vanter les actions de leurs braves, il faut qu'elles s'éclipsent devant celles que j'ai à raconter, et qui pénétreront la postérité d'une admiration mêlée de stupeur.

Le 4 prairial de l'an 5, les Autrichiens, fiers de la supériorité de leur nombre et de l'impétuosité de leurs coursiers, pressent leurs rangs et se précipitent sur nos troupes. Nos guerriers, pleins d'ardeur, et brûlant d'affronter la mort ou de remporter la victoire, font la plus vigoureuse résistance. A peine le soleil est au milieu de son cours, que l'ennemi reçoit de nouvelles forces et présente un aspect formidable. Que faire, que résoudre dans cette circonstance embarrassante! O renommée! déploie tes ailes brillantes! que nous puissions voir Désaix triompher, en un instant, des obstacles qui paraissent insurmontables! Général, qu'ordonnez-vous? Désaix, d'un ton calme et fier: « La retraite de l'ennemi ». Soudain il prononce la parole du combat, s'abandonne à son coursier impatient, s'élance avec la rapidité de l'éclair. Il est suivi de ses braves compagnons. Le tonnerre de la bataille gronde sans cesse, sans cesse il vomit la mort. Les rangs ennemis s'ébranlent, nos troupes les renversent. Les épées étincellent, nos

guerriers s'ouvrent un passage, rien ne peut résister à leur fureur et à leur intrépidité. Bientôt, les cris des mourans font retentir les airs, bientôt une plaine immense est jonchée de cadavres.

Cependant notre brillant horizon semble s'obscurcir. La fortune, inconstante et légère, s'éloigne de nous et plane sur l'armée ennemie. Un génie malfaisant souffle les plus noires vapeurs et empoisonne nos succès. L'armée de Sambre et Meuse éprouve particulièrement sa funeste influence.

Faut-il, Messieurs, vous citer un de ces traits qui subjugue et entraîne la conviction? Un de nos braves reconnaît DÉSAIX, dans la confusion inséparable d'une attaque nocturne: *Le général* DÉSAIX *est avec nous, s'écrie-t-il, ouvrons la barrière aux Autrichiens, nous les battrons de plus près.* Quelle réflexion ou quel propos caractérise d'une manière plus évidente la confiance illimitée du soldat français dans la bravoure et la loyauté de notre jeune héros!

Que n'ai-je le temps, Messieurs, de vous donner de nouvelles preuves des rares talens de DÉSAIX dans la défense de ce fort ouvert de toutes parts, et dont il fait, pendant plusieurs mois, une citadelle inexpugnable, contre laquelle

viennent se briser tous les efforts de la Germanie! L'évacuation même de ce fort vous présenterait des détails intéressans que l'histoire des anciennes nations ne saurait produire.

Mais le printemps est de retour, et l'action la plus brillante, celle qui doit à jamais enrichir le dépôt de l'histoire, l'action devant laquelle notre imagination s'anéantit, le projet le plus vaste et le plus hardi, va être exécuté en partie par DÉSAIX.

Loin d'ici la peinture frivole d'un passage du Rhin, faite par un poëte adulateur; oui, dans le sujet que je traite, les hyperboles deviennent impossibles. Le dessein est donc pris d'une manière irrévocable. Eh bien! *que tout ce qu'on* peut imaginer d'obstacles se présente à-la-fois, que le plus grand fleuve de l'Europe soit grossi par les eaux de l'équinoxe, que quatre-vingt mille hommes en défendent les bords, que cent tonnerres de bronze ne cessent de vomir la foudre, que les élémens, que le destin même soit d'intelligence avec les *ennemis, pour multiplier les* difficultés et les dangers; eh! qu'importe que le destin se déclare contre nous, pourvu que ce soit à la clarté des cieux, pourvu que nous ne combattions pas au milieu des ténèbres? Ce ne sont point des hommes qui s'avancent; ce sont des

héros, que dis-je? ce sont les dieux de la guerre. Les voyez-vous comme ils se précipitent au milieu des flots? Le feu des éclairs, le feu plus terrible de l'artillerie, les coups redoublés du tonnerre, rien n'épouvante, rien n'arrête des Français. Déjà les eaux du fleuve sont teintes de leur sang. Mais, pour venger chaque goutte de ce sang qui coule, tout écume de fureur. L'homme et le coursier respirent également la vengeance. C'en est fait, nous touchons au rivage, nous joignons l'ennemi; il cède à nos efforts, il fuit; nous suivons ses traces, et le prodige est accompli.

Parais, ô Muse de l'Éloquence! viens animer mon discours, et que le sanctuaire de la gloire s'ouvre à l'instant! C'est à toi que la renommée des héros est confiée, fais-les briller d'un éclat immortel! Leur tête est ornée de superbes lauriers, transporte-les du tumulte de la bataille à la postérité la plus reculée; et tandis que la muse de l'Histoire rampe humblement sur la surface de la terre, que tes sons harmonieux volent avec les noms de tes héros jusqu'aux extrémités de l'un et l'autre hémisphère!

Mes vœux seront bientôt exaucés. Le traité de Léoben laisse reposer les foudres de nos guerriers. Mais rien ne ralentit leur impatience et le désir ardent de se signaler par de nouveaux

exploits. NAPOLÉON, dont les vues s'étendent sur tout le globe, voit que l'Égypte peut devenir le foyer du commerce du monde. Cette région, autrefois si célèbre, dont les monumens n'ont souffert aucune altération, devient l'objet de son attention et de sa curiosité. Quel pays, en effet, est plus fertile en miracles de la nature et de l'art? C'est la seule contrée de l'univers où l'homme attend son bien-être, sa nourriture, ses richesses de l'influence et, pour ainsi dire, de l'empire d'un fleuve, où les monumens ont bravé l'injure du temps. En vain les a-t-il *frappés de sa faulx pendant plusieurs siècles.* Elle s'est émoussée contre leur dureté et leur immobilité.

La patrie du sage Sésostris, de ces hommes qui furent les inventeurs des sciences et des arts, méritait bien les regards du vainqueur de l'Italie. Quel projet vaste! et à peine l'imagination peut-elle le concevoir; quel projet que celui d'arracher tout un pays au despotisme absurde et au fanatisme intolérant; l'Indostan, ou, pour mieux dire, l'Asie entière, à l'ambition démesurée de quelques peuples de l'Europe! NAPOLÉON veut que l'Égypte soit désormais le point central où seront déposées les richesses de l'univers. Qu'un dessein aussi beau, aussi vaste mérite d'être se-

condé par des héros! Désaix qui s'indigne de l'oisiveté, laisse éclater des premiers le désir de contribuer au succès de cette brillante entreprise.

Allez, nouveaux Argonautes, allez faire une conquête dont tout le globe se réjouira. Que les zéphirs vous portent sur la surface de cette mer immense que vous allez parcourir! Puissiez-vous éviter les syrthes et les écueils dont l'Égypte est environnée! Mais, ô douleur! ô cruelle image! Source éternelle de pleurs et de regrets! ô Bruès! nom illustre et malheureux! Dieux! que de héros engloutis dans les abîmes de la mer! Funeste confiance! destinée fatale! efforts vains quoique sublimes! Il faut donc que notre flotte soit dispersée! il faut qu'une défaite affreuse!.... Mais, que dis-je, Messieurs? Non, nous n'avons pas été vaincus dans le mémorable combat d'Aboukir: j'en jure par les mânes de Bruès, et de tous ces héros qui ont envié une mort glorieuse?

Est-ce donc être vaincu que de ne rien laisser aux ennemis, que la honte d'avoir forcé au désespoir des ames magnanimes? Est-ce être vaincu que de se montrer supérieur à tous les revers, que de conserver, au milieu des horreurs d'un affreux combat, ce sang-froid, cette

présence d'esprit et cette intrépidité qui bravent le trépas; que de forcer la rage de l'ennemi même à s'abaisser et à s'humilier devant la majesté du mépris de la mort?

Mais jetons un voile sur tant d'infortunes, et, pour ouvrir notre ame à quelques consolations, contemplons nos héros s'emparant, avec la rapidité de la foudre, des villes d'Alexandrie, du Caire, de Memphis. NAPOLÉON forme les plus vastes projets, et c'est à DÉSAIX qu'il en confie l'exécution. Ne consultant que son courage, DÉSAIX, sans balancer un moment, s'engage dans les immenses déserts de la Haute-Égypte, et poursuit avec vigueur les restes des mamelucks bien au-delà des ruines de la célèbre ville de Thèbes. Il pénètre, il se fraie une route dans des lieux où jusqu'alors aucun Européen n'avait pu arriver, et il achève la conquête de l'Égypte au moment où NAPOLÉON vient de la quitter, pour voler au secours de la France, dont les prospérités semblaient s'évanouir.

DÉSAIX devait par-tout se faire une réputation de justice et de sagesse. Les hauteurs de l'Ethiopie devaient retentir de ses éloges, et il y fut proclamé le soudan équitable. Descendu avec rapidité des Cataractes du Nil, pour négocier le traité que Kleber avait projeté, lorsque

cette importante affaire fut terminée par ses soins, il porta ses regards vers la France, et vint de nouveau s'associer à la fortune de NAPOLÉON (2). Il apprend qu'il se précipite du sommet des Alpes; c'en est assez, il fait à la Patrie le sacrifice des sentimens les plus chers à son cœur, et sa destinée l'appelle aux champs de Marengo, qui doivent être arrosés du sang de tant de héros.

A peine commença-t-il, le jour terrible dont tant de milliers d'hommes ne devaient pas voir la fin, que DÉSAIX, malgré sa fermeté, vit son ame asservie à d'infortunés présages (3). De cruels pressentimens vinrent assaillir son ame; mais son courage surmonta bientôt ces vaines terreurs. Dans tout le cours de cette journée, à jamais célèbre, la victoire avait semblé nous fuir et se fixer sur l'armée ennemie. Le tonnerre de la bataille éclatait de toutes parts. Le bronze vomissait depuis long-temps contre nous et la foudre et la mort. La division de DÉSAIX est réservée pour les derniers efforts. Il marche à la rencontre de l'ennemi; le carnage recommence; rien ne résiste à la valeur de ses soldats.

Nos troupes, fatiguées par un long combat, se rallient et fondent sur les Autrichiens (4). Ils cèdent à l'impétuosité de nos guerriers. DÉSAIX,

au milieu des flammes, poursuit l'ennemi. Mais, ô moment funeste ! il est atteint d'un plomb mortel ; il tombe..... Français, que la fureur s'empare de votre cœur ! le voilà étendu, le plus généreux des mortels : vengez-le, si vous voulez être dignes de lui.

Mes vœux sont exaucés. La troupe irritée se précipite au milieu des escadrons les plus épais. De toutes parts l'ennemi prend la fuite, et la victoire est entièrement à nous. O DÉSAIX ! ton œil, avant de se fermer, a vu les Autrichiens dispersés, poursuivis par les armes victorieuses de tes vaillans compagnons. Tu as acheté par ton sang la victoire, et peut-être la paix à ta patrie. Mais pardonne à tes amis, au milieu de l'allégresse de leurs concitoyens, pardonne-leur des larmes intéressées, pardonne-leur s'ils croient que cette victoire leur a coûté trop cher.

Mais ce héros respire encore. Il soulève sa tête, sa bouche veut articuler des sons. Écoutons et recueillons ses dernières paroles, c'est le jeune Lebrun qui en est le dépositaire : « Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité ». Ame généreuse et magnanime ! tu crois n'avoir point assez fait pour la postérité ! Eh ! quels droits n'as-tu pas à sa reconnaissance, lorsque tu con-

sacres à la patrie ton repos, ton bonheur, tes plus chères affections; lorsque tu lui fais le sacrifice de ta vie! Cependant DÉSAIX s'affaiblit, sa voix expire et se change en un souffle glacé. Il perd le sentiment; ses yeux se ferment pour toujours: qu'ajouterai-je? DÉSAIX n'est plus.

Pardonnez, Messieurs, pardonnez! Ici, mes idées se confondent, mon imagination s'égare, mon cœur est brisé, mes yeux s'ouvrent à des larmes de sang. Gémissons, ah! gémissons sur les funestes effets de la guerre qui nous ravit en un instant un jeune homme aimable, un ami tendre dont les vertus excitaient l'admiration de ses concitoyens! Gémissons sur le genre humain qui, pour se tourmenter et pour se détruire, a inventé ces machines infernales qui portent l'épouvante et la mort! Ah! quelle fureur agite ces ames atroces que l'Être suprême a formées pour l'amitié, pour une salutaire concorde, afin de s'alléger le fardeau de la vie, et d'habiter ensemble à l'ombre tranquille de la paix? Oui, Messieurs, les expressions me manquent pour rendre l'horreur qui pénètre mon ame. Figurez-vous être au milieu de cette scène épouvantable, où la mort, sous mille formes, a égorgé ses victimes. Quel spectacle! quel immense tombeau! l'œil n'en saurait parcourir les extrémités. Ici,

les ennemis *sont* étendus parmi les amis, les mourans parmi les morts, les hommes parmi les animaux.

Avec un cœur palpitant, je contemple ces vastes champs de la mort. Je vois des visages couverts d'une affreuse pâleur, des yeux éteints et immobiles, des mains suppliantes levées vers le ciel; des membres déchirés, des cadavres mutilés, tous les gestes des souffrances et des passions de la nature.

Cependant le premier Consul ordonne qu'on emporte le précieux fardeau loin du champ de bataille. Alors tous les amis du jeune héros s'assemblent autour de son corps inanimé, et lui apportent le tribut de leurs larmes.

O dix-huitième siècle fécond en malheurs, en meurtres, en désastres! tu viens de te plonger dans la vaste mer des temps passés! Ah! puissent s'y perdre dans un oubli éternel les derniers vestiges des plaies que les guerres ont faites à l'humanité, des maux qu'ont soufferts pendant la terreur la vertu et l'innocence opprimées!

Mais au milieu de toutes ces calamités, au milieu de tous ces tableaux effrayans, qu'il est doux, qu'il est consolant de porter ses regards sur un jeune héros qui n'envisage la guerre que comme un acheminement à la paix; qui, forcé

de prendre les armes, marche à regret sur les trophées de la victoire ; qui, loin de se laisser entraîner par les séductions d'une ambition turbulente, déteste des lauriers souillés de sang ; qui ne ferme point son cœur à la voix de l'humanité, ni son oreille aux cris de la misère ; ennemi de la cruauté, qu'il sait toujours arrêter ; ami des malheureux, qu'il console par sa bienfaisance ; humble dans les succès ; dans le sein de la victoire, triomphateur de lui-même, son bras est terrible à celui qui résiste, et s'étend pour défendre celui qui s'est soumis. Au récit de ses hauts faits et de ses actions magnanimes, je m'écrie : Ce héros mérite véritablement la renommée de la vertu ; son image sacrée doit briller à jamais dans le temple de la postérité.

Puissances ennemies de la France, toi surtout, peuple d'Albion, veux-tu donc être toujours l'instrument de la colère céleste ? Ah ! plutôt, en affermissant les fondemens du repos public, deviens l'image de la bonté divine, abandonne ces projets destructeurs, quitte ces armes meurtrières, hâte-toi de recueillir nos louanges en contribuant à la paix ! Et toi, aimable Paix ! tu reviens enfin pour le bonheur de l'humanité. Assez et trop long-temps la cruelle discorde a régné sur la terre ; tu arraches le monde à son

pouvoir barbare : à l'ombre de tes oliviers chéris, l'innocence marchera toujours avec une douce sécurité ; le bronze et le salpêtre n'effraieront plus les humains ; ils seront désormais le signal heureux de la commune allégresse. Mais, Messieurs, à qui serons-nous redevables, en partie, de ces avantages ? C'est à Désaix ; c'est lui qui cimente de son sang une paix glorieuse. Nous avons jusqu'à présent donné un libre cours à nos larmes, cessons de le pleurer. Sa vie ne pouvait être ni plus belle ni plus glorieuse. Sa carrière a été terminée par la mort des héros, et il a été enseveli dans notre triomphe. Élevons donc à sa gloire tous les monumens que l'antiquité a inventés pour éterniser les héros.

O vous, jeunes vierges (*) ! vous, sexe aimable et sensible, éclaircissez vos fronts abattus par la douleur, hâtez-vous de cueillir les plus vives fleurs. Il est temps de couronner un héros aimé autant qu'aimable : que vos chants ne fassent entendre désormais que ses immortelles actions (5).

Et vous, chantres du Parnasse, vous qu'il ché-

(*) De jeunes personnes étaient placées près du buste de Désaix, lorsque ce discours a été prononcé.

rissait, portez dans vos productions sublimes, portez ce beau nom jusqu'aux extrémités de la terre; laissez dormir dans l'oubli et dans l'ombre de la mort ces ames basses qui n'ont sacrifié qu'au vil intérêt. Mais pour ces ames généreuses, ces ames magnanimes, qui n'ont eu pour but que les belles et les nobles passions, n'épargnez ni votre encens, ni votre nectar, ni votre ambroisie. Ainsi, par la force de votre art divin et par tous les monumens (5) d'une architecture savante, le grand, le sublime Désaix ne cessera de respirer et de vivre. Sa sagesse et sa vertu feront encore, dans les derniers temps, des sages et des vertueux. Ses exemples instruiront à jamais la postérité, et sa mémoire auguste sera un objet de vénération pour tous les peuples de la terre.

FIN DE L'ÉLOGE FUNÈBRE.

NOTES.

(1) ON assure que DÉSAIX, comme je l'ai déjà dit, lisait beaucoup la tactique de Folard, et faisait des commentaires et des notes sur ses différens systèmes ; et, à ce sujet, je ne puis me dispenser de rapporter un entretien que j'ai eu autrefois avec un militaire qui paraissait avoir approfondi l'ouvrage de Folard. Ce qu'il me dit me frappa tellement, que je puis me rappeler presque textuellement notre conversation.

DIALOGUE

entre l'Auteur et un Militaire.

L'AUTEUR.

Il paraît, Monsieur, que vous êtes partisan de Folard, et que son ouvrage sur la tactique vous est très-familier.

LE MILITAIRE.

Je l'aime jusqu'à un certain point. Il a bien des côtés faibles. Je le blâme sur-tout de se passionner pour les systèmes, et de vouloir les rendre exclusifs : son système fondamental est celui de la colonne. Sans

m'attacher à le combattre, j'avance et je puis prouver qu'il a beaucoup de dangers.

L'AUTEUR.

Et ces dangers, quels sont-ils? Le soin de les faire connaître peut apprendre à les éviter; et quoique je sois étranger à l'art militaire, je serai cependant bien aise de raisonner avec vous sur cet objet.

LE MILITAIRE.

Avant d'entrer en matière sur ce qui regarde particulièrement l'ouvrage du chevalier Folard, je désirerais qu'il écrivît davantage pour ses compatriotes; qu'il les prît pour modèles : je voudrais que l'autorité des Henri IV, des Condé, des Turenne, des maréchaux de Luxembourg et de Saxe, eût plus de poids chez les Français, que l'autorité des anciens, dont les armes et la discipline n'étaient pas les mêmes.

L'AUTEUR.

Vous avez parfaitement raison; et, en effet, ce ne sont pas de vains regrets sur ce que nous pourrions être : c'est l'art d'employer nos armées telles qu'elles sont, qui nous procurera la victoire et la paix. Il me paraît que, sans être guerrier, on peut apercevoir le danger et les inconvéniens des systèmes exclusifs. Ces dangers, à ce qu'il me semble, doivent naître de la variété du terrain, et de circonstances qui ne sont pas toutes susceptibles des mêmes manœuvres.

LE MILITAIRE.

C'est cela même. Vous avez deviné en quoi consiste le danger des systèmes exclusifs de Folard. Son système fondamental est celui de la colonne. Il prétend en tirer un feu oblique. Moi, je soutiens que cela est impossible. Vous imaginez bien ce que c'est qu'une colonne au milieu d'un champ de bataille. Vous concevez bien que plusieurs rangs de soldats pressés, sont obligés, pour faire feu, de faire passer le bout de leurs armes entre les têtes de ceux qui les précèdent; et que, par conséquent, ils n'ont pas la liberté de chercher à droite et à gauche des objets qu'ils ne sauraient voir, ni par conséquent ajuster. L'intervalle des têtes de leurs camarades forme comme une espèce de créneaux, qui donne au fusil une direction perpendiculaire au front du bataillon.

L'AUTEUR.

Voilà, sans contredit, une raison sans réplique, et qui détruit seule le système du feu oblique.

LE MILITAIRE.

Remarquez bien que ce n'est pas le feu oblique que je blâme; mais je dis seulement qu'il ne remplit pas l'objet lorsqu'il est fait par division et par commandement. Ce feu, en lui-même, est très-avantageux; et je le crois possible, en adoptant le feu que le soldat fait à sa volonté, et auquel la nation française doit

plusieurs de ses victoires. Les avantages de ce feu sont la direction oblique, la direction horizontale, la vivacité, la charge mieux faite, les coups plus sûrs, plus nombreux, portant moins ensemble et sur plus d'objets.

L'AUTEUR.

Je conçois que ce feu doit être fort inquiétant.

LE MILITAIRE.

Il a de plus un très-grand avantage, c'est qu'il se fait dans un plus grand silence. Je trouve encore dans Folard une proposition bien extraordinaire. Il prétend que la cavalerie est de peu d'usage dans les attaques d'arrière-garde. Mais raisonnons un peu : pour attaquer un ennemi qui se retire, il faut marcher plus vite que lui, puisqu'il faut l'atteindre. C'est l'ouvrage de la cavalerie, qui, ayant plus de vitesse, doit bien mieux remplir le premier objet.

L'AUTEUR.

J'imagine d'ailleurs que, quand on poursuit l'arrière-garde de l'ennemi, il ne faut pas se commettre à une affaire générale; et le meilleur moyen de l'éviter, est d'employer des troupes qui peuvent se mouvoir et se retirer avec vitesse; et c'est le propre de la cavalerie.

LE MILITAIRE.

Je vous avoue franchement que si j'étais chargé du

soin d'attaquer une arrière-garde, j'établirais un ordre de bataille contraire au système de Folard. Je ne suis *pas encore* de son avis lorsqu'il propose de mettre toute la cavalerie française en dragons. Je rends à chacun des corps de cavalerie la justice qui lui est due; mais je soutiens en même *temps que la différence de leur* institution doit amener une grande différence dans leurs fonctions.

L'AUTEUR.

Et quelle est votre opinion sur l'infanterie?

LE MILITAIRE.

Quant à ce qui concerne l'infanterie et ses divisions, et la profondeur qu'on doit donner à ses rangs; elle dépend, selon moi, de l'emploi qu'on destine à l'infanterie, qui livre deux genres de combat, elle les rend ensemble ou séparément; mais le passage de l'un à l'autre est presque toujours si rapide, qu'on n'a pas le temps de changer la disposition des bataillons.

L'AUTEUR.

Il me semble cependant que la vivacité française peut se prêter avec rapidité à ces sortes de changemens.

LE MILITAIRE.

Cela ne peut pas se faire toujours ainsi; et en voici la raison : le premier des combats de l'infanterie est le feu. Ce combat s'exécute de loin comme de près; il

exige même peu de rangs, afin que ceux de derrière ne soient pas empêchés par ceux de devant. L'autre combat du ressort de l'infanterie, est celui qui se livre par le fer. Celui-là exige de l'impulsion, de la solidité, de la profondeur dans les rangs pour augmenter la résistance et empêcher les flottemens. Il faut donc un ordre intermédiaire qui n'affaiblisse ni l'un ni l'autre de ces genres de combat, et qui mette les bataillons en état de passer du feu au fer, et du fer au feu, durant l'action. Cet ordre est celui de quatre rangs, qui laisse aux deux armes tout l'avantage possible, en les conservant toutes deux en état d'agir.

L'AUTEUR.

Cet ordre, en effet, me paraît le plus avantageux pour le combat; vos raisonnemens sont solides; mais cependant je vous conseille de soumettre votre plan aux maîtres de l'art.

(2) DÉSAIX était très-attaché à NAPOLÉON, qu'il admirait comme l'homme de la Providence, que ses ennemis même sont forcés d'admirer. Écartons le prestige de la flatterie; NAPOLEON n'en a pas besoin. Ne pouvait-on pas présager, il y a long-temps, ce qu'un ancien prophète annonça, relativement à Cyrus, deux cents ans avant sa naissance? Ne pouvait-on pas dire: Il s'appellera NAPOLÉON; l'Être suprême qui gouverne tout, le conduira comme par la main; rien n'égalera son activité, son génie, sa prévoyance. Il échappera aux dangers les plus imminens; enchaînera toutes les haines; rendra la paix à l'univers; et, parcourant

une carrière fortunée près d'une épouse auguste et vertueuse, il cicatrisera les plaies d'une longue guerre; et, pour prix de ses bienfaits, il verra les enfans de ses enfans jusqu'à la troisième génération. Tel est le vœu de tout bon Français. Fasse le Ciel qu'il s'accomplisse, et que par-là nous puissions recueillir les bénédictions de la postérité!

(5) Désaix, à son retour d'Égypte, se trouvant sur le champ de bataille de Marengo, fut atteint de funestes pressentimens, avant-coureurs de quelques catastrophes. Et sans admettre ici les absurdités qu'on a publiées sur les pressentimens, je pourrais alléguer en leur faveur des exemples si frappans, et à-la-fois si effrayans, qu'on serait forcé de dire : *Periculosum est credere et non credere.* Il est également dangereux de croire et de ne pas croire.

Quant au fatalisme, je ne me persuaderai jamais que Désaix fut partisan de ce fatalisme aveugle qui ne laisse à la liberté de l'homme aucun moyen de se développer ; mais je parle de ce fatalisme qui dispose sur la route de notre vie certains événemens que nous n'avons pu prévoir, et auxquels nous obéissons, auxquels nous sommes subordonnés, quoique nous puissions les détourner. Il est des hommes qui, par la nature de leur caractère, qu'ils n'ont pas la force ou le courage de dompter, ressemblent à ces vils esclaves qui aiment mieux pleurer sur leurs chaînes que de chercher les moyens de les briser.

Il est bien vrai que des circonstances imprévues, indépendantes de la volonté, contraignent souvent les hommes à adopter des idées, et à faire certaines ac-

tions contre leur gré, quelquefois même contre leur intérêt; souvent des motifs éloignés ou imperceptibles les entraînent dans une détermination à laquelle cependant ils peuvent opposer une volonté ferme et bien prononcée; ils tiennent, à la vérité, de la nature, les formes, le caractère, le tempérament et les passions qui concourent à leur faire exécuter le rôle qu'ils ont à remplir. Oui, sans doute; mais leur marche dans la carrière de la vie n'est pas tellement dessinée d'avance, qu'ils ne puissent se soustraire à des lois dont la raison et l'expérience leur conseillent de secouer le joug. Telle a été, sans doute, l'opinion de DÉSAIX sur la fatalité; c'est la seule aussi qui ne soit point désavouée par les réflexions et par le bon sens.

(4) Ces traits d'une intrépidité que rien ne décourage, sont communs parmi nos guerriers. L'expédition d'Égypte, sur-tout, fourmille de faits héroïques, auxquels la postérité sera tentée de refuser sa croyance; et il est plus que jamais permis d'assurer que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. NAPOLÉON, à la tête de tant de braves, pouvait dire avec une noble confiance :

Je compte mes soldats pour autant de héros.

L'histoire cite, avec une espèce d'orgueil, un trait de Pierre du Terrail, plus connu sous le nom de chevalier Bayard, l'homme de son siècle le plus courageux et en même temps le plus vertueux. Je vais rapporter en peu de mots ce fait historique, que les contemporains même de Bayard pouvaient croire à

peine, et qui a donné lieu à quelques romans. Ce héros, après des services signalés rendus aux rois Charles VIII, Louis XII, et François Ier, fut blessé à mort, en 1524, à la retraite de Rebec. Il est bon de remarquer que nos troupes étaient commandées par l'amiral de Bonnivet; et celle de l'empereur Charles V, par Charles de Bourbon, connétable de France. Bayard, après s'être recommandé à Dieu, se fait coucher sous un arbre, le visage tourné contre l'ennemi : N'ayant jamais tourné le dos devant lui (dit-il), je ne veux pas commencer à la fin de ma vie. Un instant après, Charles de Bourbon, qui poursuivait l'armée des Français, passa sur le lieu où expirait ce généreux guerrier, et lui témoigna combien il était sensible à l'état où il le voyait réduit. Monseigneur, je vous remercie, *répartit* fièrement Bayard; il n'y a point de pitié en moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi; il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre prince, votre patrie, et votre serment; ensuite, il l'exhorta, d'une voix mourante, à se réconcilier avec son souverain, et à quitter le parti où il s'était précipité. Cet exemple est grand, sans doute; il fait impression sur le cœur; et l'histoire est la portion la plus belle de la littérature, lorsqu'elle conserve un aussi précieux événement. Mais que de pareils exemples se sont reproduits souvent au milieu de nos armées!

(5) Voici l'Hymne que je crus devoir faire à la suite de l'Éloge funèbre du héros, et qui fut chanté immédiatement avant le couronnement de son buste, de grandeur naturelle, le plus ressemblant de tous,

et ouvrage de M. Dupatis, qui avait eu la complaisance de me le confier. Je suppose que les soldats entourent le corps du général dont ils déplorent la perte.

Soldats, vous répandez des larmes,
Et laissez tomber de vos mains
Vos armes, vos terribles armes,
Si souvent l'effroi des humains.
Contre DÉSAIX, la Mort prépare,
De tous ses traits, les plus aigus.
Ce héros..... Arrête barbare!.....
C'en est fait : ce héros n'est plus!

Consolez-vous, ombre immortelle,
Un plus honorable trépas,
A votre sort, ne pouvait pas
Donner une splendeur nouvelle :
Quand, au faîte de la vertu,
Le vrai héros a su paraître,
Il est tout ce qu'il pouvait être :
Sa gloire ne s'augmente plus.

Dieu des vers! ah! si de ma lyre,
Ranimant les faibles accords,
Tu secondais tous les transports
Que le nom de DÉSAIX m'inspire;
J'accompagnerais ce vainqueur
Dans l'un et dans l'autre hémisphère;
Et bientôt j'instruirais la terre
De ses vertus, de sa valeur!

(6) Voici la description du monument en bronze élevé sur la place des Victoires, et qui a été exposé aux regards du public, le 15 août 1810.

Ce monument a quarante pieds d'élévation, en y comprenant la statue pédestre et colossale du général Désaix. Il est posé sur un embasement; c'est-à-dire sur une base continue, et sur une plate forme de vingt-huit pieds carrés. Son piédestal est de douze pieds carrés. Il est construit en pierres de taille, et plaqué en marbre blanc poli; aux quatre angles, sont des pilastres de l'ordre égyptien. La statue a treize pieds de dimension; elle est fondue et ciselée en bronze. Le général Désaix paraît presque nud, d'après la manière antique. Il a le bras tendu vers l'orient; la main droite appuyée sur son sabre; à ses pieds une tête énorme, symbole des débris égyptiens. C'est aux connaisseurs qu'il appartient d'apprécier le mérite de cet ouvrage.

FIN DES NOTES.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE, RUE DE LILLE, N°. 11.